

se raconter

ateliers
d'écriture

FRONTIÈRES

jeunesses

témoignages



FRONTIÈRES

75 RÉCITS DE JEUNES PARISIENS
SUR LES FRONTIÈRES GÉOGRAPHIQUES,
SOCIALES, FAMILIALES, INTIMES...

LEURS
FRONTIÈRES,
NOS
HISTOIRES

« *Moi j'ai rien à dire, ma vie c'est banal, pas intéressant...* » Forcément surpris par cette proposition inédite qui leur est faite de « se raconter », ils hésitent. Ils reculent au fond de leur chaise, crispent leurs doigts timides sur leurs stylos mâchouillés ou envoient leur tête en arrière avec un air bravache pour affirmer bien fort que... « *c'est n'importe quoi ces histoires* ». Pas étonnant. Au-delà du cercle familial, des amis ou des acteurs sociaux que certains côtoient, on ne leur avait jamais dit que leurs histoires ont du sens, pour eux comme pour nous-mêmes.

À force d'écoute et de bienveillance, le travail des journalistes de la Zone d'Expression Prioritaire (ZEP) est d'accompagner les jeunes dans l'élaboration de leurs témoignages. En les aidant à percevoir que leurs mots sont importants, ils nous parlent de réalités qui nous sont incertaines, voire inconnues. Parce qu'ils ne nous expliquent pas, mais nous racontent, leurs récits nous informent donc nous concernent.

Ces textes que vous allez découvrir sont le résultat d'une formidable aventure qui dure depuis plus d'un an avec le soutien de la Mairie de Paris et de ses directions, notamment la Direction de l'Action sociale, de l'Enfance et de la Santé (DASE) et la Direction des Affaires scolaires (DASCO) que nous remercions pour leur accueil. Entre novembre 2017 et février 2018 nous avons mené un premier projet consistant à faire écrire près de 300 jeunes Parisiens sur les précarités sous toutes les formes : sociales, familiales, scolaires... Il a donné lieu à la publication d'un premier recueil de textes.

Pour cette saison 2, entre mars et juillet 2018, nous avons déployé nos ateliers d'écriture auprès de 400 jeunes dans une trentaine d'établissements parisiens : des collèges, des lycées municipaux, des structures d'accueil de l'Aide sociale à l'Enfance, des foyers de jeunes migrants et autres associations parisiennes d'accueil de jeunes. Avec un nouveau thème pour se raconter : la frontière. Chacun selon son histoire s'est emparé de ce mot à entrées multiples : la frontière qui enferme et exclut, à moins qu'elle ne libère et ne protège.

Les frontières géographiques se sont imposées, celles qui se traversent par tous les moyens, qui obligent à tracer la route, coûte que coûte, au prix de la vie parfois. Les frontières sociales sont aussi largement décrites, celles qui tracent des territoires dans la ville comme dans les têtes, quartiers à vivre ou à étudier, quartier de riches ou de pauvres, de Blancs ou de Noirs... D'autres ont choisi de témoigner sur les frontières des âges, entre générations, entre parents et enfants, qui parfois fissurent les liens familiaux. D'autres encore ont écrit sur les frontières intimes qui marquent leur quotidien, selon son genre, ses préférences sexuelles, ses situations de vies, ses troubles physiques ou psychiques... En écho à ces mots d'ados et de jeunes adultes résonnent ceux du poète Edouard Glissant qui écrivait : « *Nous fréquentons les frontières, non pas comme signes et facteurs de l'impossible, mais comme lieux du passage et de la transformation [...] Nous avons besoin des frontières, non plus pour nous arrêter, mais pour exercer ce libre passage du même à l'autre, pour souligner la merveille de l'ici-là.* » Bonne lecture.

Emmanuel Vaillant, directeur de la Zone d'Expression Prioritaire

IMANE

Maltraitée par sa famille, son frère l'a fait partir en Espagne, puis en France. Imane rêve aujourd'hui d'aller à l'école.

Après la mort de mon père, mon oncle m'a donnée à son fils. J'avais 15 ans. Il était beaucoup plus âgé que moi et il me traitait mal. Alors mon grand frère a essayé de trouver une solution pour moi. Un de ses amis vivait au Maroc. Il lui a expliqué la situation pour que j'y aille. On n'avait même pas de maison, mais je préférerais ça plutôt que de retourner en Guinée.

Mais, au Maroc, ça n'a pas été facile. Le passeur n'a pas été gentil avec moi, il voulait me violer, il ne voulait plus me faire passer. Mon frère a réussi à me faire changer de passeur. Et un jour, le nouveau passeur est venu me dire: «Prépare-toi, vous êtes programmés aujourd'hui à 18h.» Pendant le passage, je devais être discrète. Le passeur nous a dit d'enlever nos bijoux et de porter des baskets pour bien marcher. On ne devait pas faire de bruit. Si les filles avaient leurs règles, on les renvoyait. Je me suis préparée. À 18h, on a quitté Nador dans une camionnette, on était 45. On ne respirait pas bien. Le trajet a duré six heures. Puis on a marché. On savait juste qu'il fallait passer à travers la montagne. On a marché toute la nuit, puis le passeur nous a dit de nous reposer jusqu'au soir. On est restés au bord de la mer. À minuit, ils ont gonflé le zodiac et, à 1h du matin, ils nous

lançaient. On est restés seize heures sur l'eau. Puis la Marine espagnole est venue nous sauver. Ils nous ont montés sur leur grand bateau, et après trois autres heures, on est arrivés à Malaga.

Ici, je sais qu'on ne peut plus venir m'embêter. Je suis restée deux mois en Espagne. Mais mon but, c'était de venir en France: déjà en Guinée, j'aimais la culture et la langue française, je rêvais d'y arriver. En Guinée, j'écoutais Black M et MHD. Ils sont connus. Ils ont des origines guinéennes! Je regardais des séries, je voyais la Tour Eiffel, c'était mon rêve de venir. Le 28 novembre 2017, j'ai quitté l'Espagne pour venir ici. Ici, je suis libre de faire ce que je veux. On me protège: la loi, le SEMNA [*Secteur Éducatif Mineur Non Accompagné*] et le foyer. Et je sais qu'on ne peut plus venir m'embêter. Ma seule inquiétude, c'est que pendant ce voyage, le kyste que j'avais dans le dos a grossi. Les médecins ont dit que je devais attendre l'opération avant de pouvoir aller à l'école. Mais pour me faire opérer, j'attends une réponse d'un test des os qu'ils ont fait pour certifier mon âge. C'est long.

J'attends et je veux vraiment aller à l'école.

IMANE, 17 ANS, RÉFUGIÉE

ON NE DEVAIT
PAS FAIRE
DE BRUIT
SI LES FILLES
AVAIENT
LEURS RÈGLES,
ON LES
RENVOYAIT.

YOUSOUF

Youssouf a quitté les Comores pour rejoindre son père français. Après le choc de l'arrivée vient le temps de l'adaptation à son pays d'adoption.

Je suis parti des Comores pour vivre avec mon père en France. J'ai eu un visa familial parce que mon père est français. Et il m'a fait cette proposition. Chez moi, tout le monde aime bien la France, on dit que c'est un pays développé qui aime les étrangers.

J'étais jamais sorti des Comores. Le voyage a été assez douloureux. J'ai d'abord pris un petit avion des Comores jusqu'en Tanzanie. J'ai eu un peu peur. C'était un vieil avion avec des hélices. Comme un hélicoptère ! Je suis resté deux heures. Puis, un vol jusqu'à Dubaï. À l'atterrissage, j'ai vu des buildings, j'avais jamais vu ça ! Sauf à la télé. J'ai vu le monde. Puis, un avion pour Paris. Ce qui m'a le plus choqué en arrivant, c'est le froid. Moi, j'étais habitué aux zones tropicales ! Et puis c'était l'hiver, le soleil se couchait à 16h. Chez moi, il se couche plus tard et tout le temps à la même heure.

J'ai commencé à m'adapter. Mon but c'était apprendre le français, aller à l'école et connaître la culture française. J'avais commencé à parler la langue aux Comores. Je me suis inscrit dans un centre culturel pour améliorer mon français. J'étais avec beaucoup de réfugiés qui ont quitté leur pays à cause de la guerre. Ils m'ont raconté. Ça m'a surpris de

trouver des personnes comme ça. Ils sont là pour apprendre le français, comme moi ! J'ai passé quelques mois au centre, on faisait des maths et du français. Grâce à ça, aujourd'hui je suis scolarisé. Mon premier jour au lycée, en rentrant dans la classe j'étais timide. Un nouvel élève, ça se lève, ça se présente, j'avais peur parce que j'avais pas l'accent français. En fait, ils ont été gentils, ils m'ont bien accueilli, ils m'ont intégré et fait visiter.

J'avais peur parce que j'avais pas l'accent français.

J'ai voulu obtenir la nationalité puisque mon père est français : j'avais tous les documents qui montrent que j'ai le droit. Mais ils m'ont refusé. Je me souviendrai toujours de ce jour où j'ai perdu l'espoir quand on m'a dit que mon père m'avait « reconnu tardivement » . Maintenant, je suis dans les démarches pour préparer le recours. J'attends la convocation du tribunal pour avoir une décision... Comme je suis scolarisé, j'ai encore l'espoir qu'ils ne me laissent pas comme ça.

YOUSOUF, 17 ANS, LYCÉEN

BABA

Compagnons de route et rencontres inattendues... Baba se souvient de tous ceux qui l'ont aidé dans ses passages de frontières.

Dans mon pays, même si on te connaît pas, on va t'aider. Quand j'ai quitté le Mali, je pensais que c'était comme ça partout. Un ami m'avait dit que sur la route jusqu'en France, ça allait être dur. Mais j'imaginai vraiment pas ça. Surtout entre l'Algérie et le Maroc.

Les rebelles m'ont attrapé. Ils m'ont maltraité, ils m'ont retiré tout mon argent et puis ils nous ont laissés. J'ai mis une semaine pour arriver en Algérie. On était 36 personnes. Les gens étaient malades, on les aidait même à manger. En Algérie aussi c'était très dur. Trois jours sans manger. Je n'avais plus rien. Mes amis m'ont prêté de l'argent pour que je mange. Je dormais dans les rues. Un jour, j'ai rencontré un Monsieur qui m'a aidé pour travailler. Je nettoyait des tables dans son restaurant et il me donnait un peu d'argent.

En arrivant en Espagne, c'est la Croix-Rouge qui nous a aidés. On m'a surtout beaucoup aidé en France !

C'est Hélène, une femme de 30 ans, qui m'a parlé à la gare et m'a aidé à trouver un hébergement. Elle m'a aussi donné un petit Samsung simple et une puce ! J'ai passé trois jours à la gare en attendant qu'elle me rappelle. Elle m'a envoyé un texto avec les in-

dications. Comme je parlais pas du tout français et que j'étais jamais rentré dans le métro, je montrais le texto aux gens qui m'aidaient.

J'ai habité un an dans une famille d'accueil à Levallois. Ils étaient gentils: un couple avec trois enfants. J'avais ma chambre et ma douche, tranquille ! Un Pass Navigo, des vêtements, des chaussures. On mangeait ensemble, eux et moi, on cuisinait. Ils m'ont aidé à faire mon recours au juge des enfants pour que je sois scolarisé. Ils me rassuraient: même si le juge ne m'aidait pas, eux ils m'aideraient à aller à l'école. Le juge m'a convoqué, il avait eu les résultats de mes radios pour confirmer que j'étais mineur.

Beaucoup de gens en France m'ont aidé.

J'ai fait neuf mois à l'hôtel et j'ai fait des stages. Aujourd'hui, j'habite à Gare de Lyon avec quatre personnes dans un appart' de l'asso Timmy. Et ma famille d'accueil m'appelle toujours pour prendre des nouvelles ! Il y avait beaucoup plus de solidarité dans mon pays, le Mali. En France aussi j'ai eu la chance d'être aidé. C'est ça qui m'a permis d'avancer.

BABA, 18 ANS, EN ALTERNANCE

AGUERÔ

Parti du Mali, entre ses galères d'argent, la police et les passeurs, Aguero a mis deux mois à atteindre la Méditerranée, puis la France.

Du Mali, on est arrivés avec un passeur en camion en Algérie, en Maghnia, une région à la frontière, ça a duré longtemps. Au début, j'étais dans un foyer avec un ami et le passeur. On nous a dit de rester, mais on ne savait pas combien de temps. C'était une petite maison d'une seule pièce avec quatre tapis par terre. Et c'est tout. Pas d'eau, pas d'électricité. On ne vivait pas très bien, on ne pouvait pas dormir comme on voulait, on se réveillait tout le temps à cause du bruit, des hommes qui se battaient et parlaient fort. Parfois, on ne se lavait pas pendant trois jours ou plus.

Deux fois, j'ai dû repartir en bus jusqu'à la Mauritanie.

Comme on n'avait pas d'argent, on devait travailler au jardin. Le jardinier donnait notre argent au passeur. On se réveillait à 5h du matin. On ramassait les branches d'oliviers. On soignait les gens avec et on pouvait l'utiliser la cuisine. On mangeait du pain que le jardinier nous apportait. On buvait du Fanta ou du Coca parce qu'il n'y avait pas d'eau. On est restés longtemps tous les trois là-bas, je ne sais pas combien de temps, mais j'étais fatigué et j'ai perdu du poids. Il y a des gens que je ne connaissais pas qui venaient pour attendre et passer. Puis ils partaient.

Un jour, le passeur nous a dit: « On va partir. » On a traversé la frontière à pied, en une nuit. C'était très difficile, il y avait des gendarmes et des chiens, mais ils ne nous ont pas trouvés. On a escaladé la barrière de barbelés pour aller jusqu'à Oujda, une petite ville du Maroc. On n'est pas restés longtemps. On est partis en car dans la forêt à Selouane, une ville près de Nador. Encore une fois, on est restés longtemps là-bas.

La police est venue plusieurs fois. Elle attrape les gens et les renvoie jusqu'à la frontière. Un matin, très tôt, ils sont arrivés dans notre camp, j'ai eu très peur !

On a entendu le passeur crier: « Les policiers, les policiers ! » On a couru jusque dans les montagnes ! On est restés là-bas jusqu'à ce qu'ils partent. Deux fois, ils m'ont attrapé.

Donc deux fois, j'ai dû repartir en bus jusqu'en Mauritanie ! C'est 24 heures de bus. Ils ont attrapé beaucoup de gens. Le truc, c'est que le passeur peut appeler les gens qu'ils ont attrapés, il leur dit de payer un bus pour revenir jusqu'à Casablanca, puis un train jusqu'à Nador.

Du Fanta ou du Coca parce qu'il n'y avait pas d'eau.

Enfin, une nuit, le passeur nous a dit qu'on pouvait partir. Mais pas avec mon ami. Lui, il a dû rester là-bas. J'étais triste qu'il ne vienne pas et j'avais peur de partir tout seul. C'était en novembre. La traversée a été difficile. Mais une fois que j'ai passé la mer, j'étais content et je savais que je pouvais arriver jusqu'en France, même si je suis maintenant tout seul et que ce n'est pas facile d'avoir des nouvelles de ma famille.

AGUERÖ, 16 ANS, EN FORMATION

MUJEEBULLAH

Menacé par les talibans, Mujeebullah a quitté l'Afghanistan avec son frère par la route jusqu'en France où il veut construire sa vie.

J'ai eu des problèmes en Afghanistan. Ma maman travaillait un peu dans la police. Les talibans sont venus là où ma maman travaillait et ils ont voulu l'obliger à faire quelque chose. Ma maman a résisté donc les talibans sont venus dans notre maison et ils ont fait « pan pan pan ». Ils ont tiré avec le pistolet sur son bras, mais elle n'est pas morte, elle est allée à l'hôpital. Je n'ai jamais connu mon papa, donc j'étais tout seul avec mon frère. Ma mère nous avait toujours dit que s'il y avait un problème, on devait aller dans un autre pays où il n'y avait pas la guerre. On a demandé un passeport et on est partis d'Hermand où on habitait.

La police était là, toute la journée, toute la nuit. Il fallait beaucoup d'argent pour passer les frontières. On a marché pendant un an. Je suis parti quand j'avais 13 ans et je suis arrivé à 14 ans. On ne mangeait pas beaucoup, un biscuit par jour. Mon frère avait 16 ans. On est d'abord allés en Iran, puis en Turquie.

Puis, pour aller en Bulgarie, il a fallu attendre quatre jours et quatre nuits. On dormait dans les rues. En fait, on ne dormait pas vraiment, on marchait, on attendait de pouvoir passer. On avait un sac à dos chacun. Pour passer

la frontière, on n'a pas montré le passeport, on a couru le plus vite possible. Sinon, ils ne nous auraient pas laissé passer. On a attendu le bon moment. La police était là toute la journée et toute la nuit, c'était dur. Quand on est arrivés en Bulgarie, la police nous a attrapés, mon frère et moi, avec un chien, et on est restés en prison pendant deux mois. C'était vraiment pas facile de dormir et de manger en prison.

Après la Bulgarie, on est allés en Serbie. On est restés vingt jours, on a dormi dans un parc qui s'appelait Le Parc afghan, parce qu'il y avait beaucoup d'Afghans. En Serbie, un jour, j'ai parlé avec un prof. Il n'avait aucun respect pour moi, alors que je parle plein de langues différentes ! Il m'a dit que je ne devais pas rester là, que je devais rentrer chez moi.

Après la Serbie, puis la Croatie, on est restés un mois dans une maison en Slovénie, puis on est arrivés en Italie en bus. On est restés quatre jours. Mais après, on a décidé d'aller en France. On a pris le train, il n'y avait pas de problème. Pour se repérer, on avait Google Maps sur notre téléphone et on demandait aux gens.

On a décidé de s'arrêter en France, car la

France, c'est beau. Tout le monde respecte tout le monde, et il y a beaucoup d'Afghans. À Paris, j'ai discuté avec un Indien qui m'a dit d'aller à la Chapelle, parce qu'il y a plein d'Afghans. J'y suis allé et j'ai discuté avec un Afghan. Il m'a dit qu'ici, en France, c'était très bien. C'est pour ça qu'on a décidé de rester. Je suis allé directement voir une assistante sociale qui nous a placés, mon frère et moi, dans un foyer à côté de la Porte de Clignancourt. Après trois mois, je suis parti à l'hôtel à Pigalle, avec mon frère toujours. Ça fait sept mois. J'ai commencé l'école il y a cinq mois. Ce que je veux maintenant, c'est rester en France, apprendre bien le français et trouver un travail dans l'électricité ou la mécanique

**Apprendre
le français et
trouver
un travail
car la France,
c'est beau.**

MUJEEBULLAH, 15 ANS, COLLÉGIEN

MODI

Arrivé sur les côtes italiennes, Modi a souffert de ne pas savoir parler la langue du pays. Face à la police mais aussi avec une fille qu'il aimait...

Ma première journée en Italie, c'était horrible. On est descendus du bateau, j'étais tout seul. Je ne comprenais pas l'italien. La police nous a posé plein de questions. J'arrivais pas à répondre alors ils ont appelé les traducteurs. Je comprenais pas, j'avais trop peur qu'ils me renvoient au Mali.

Comment on dit «je t'aime» ?

On m'a posé des questions. Encore et encore. Les traducteurs m'aidaient. Ils me demandaient si je voulais répondre à cette question ou pas. Des fois, ils me disaient de pas répondre ! Sur ma sexualité par exemple. Pendant trois jours, on a fait plein de rendez-vous. C'était trop difficile. Ça m'a donné envie d'être traducteur. Pour aider. Après, je suis parti dans un foyer, j'ai fait un mois là-bas. Et puis un autre foyer. C'est là que j'ai rencontré une fille. Elle était un peu comme une éducatrice. Je ne parlais pas bien italien. Elle était super gentille, et belle. Elle donnait des cours de langue et avec le dictionnaire on arrivait un peu à parler. Je l'aimais.

J'ai caché mes sentiments. Mon pote m'encourageait à lui dire, mais je ne parlais pas la langue. Le jour où j'ai quitté le foyer, j'étais

trop triste. La fille est venue me voir, elle voulait que je lui dise quelque chose, « au revoir », n'importe quoi, et je n'ai rien dit. J'avais peur. Je voulais lui dire que je l'aimais mais avec quels mots ? Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Depuis ce jour, c'est difficile de parler avec les filles.

C'est à cause de cette langue que je comprenais pas que j'ai voulu partir en France. On m'a dit que c'était trop difficile mais je me débrouillais déjà en français. Plus qu'en italien. Donc je suis parti.

Les langues c'est plus facile ici. À l'Aide Sociale à l'Enfance, à la Croix-Rouge, avec les gens qui m'ont aidé, j'arrive mieux à communiquer grâce aux cours de français. Avant d'être au foyer je me suis fait des amis. Maintenant, je suis au lycée, en CAP, j'ai plus de problèmes avec ça.

La langue italienne m'a marqué. Elle me rappelle beaucoup de souvenirs difficiles. En fait, avant d'entrer dans un pays, il faut savoir parler la langue !

MODI, 17 ANS, LYCÉEN

GUMS

Arrivé en métropole, Gums a été confronté à la barrière de la langue. Il a subi des moqueries, sans jamais abandonner sa fierté.

En arrivant en métropole depuis Saint-Martin, je parlais anglais. C'est ma langue maternelle. On avait un peu appris le français à l'école, qui était du côté « français » de l'île, mais comme on ne le parlait jamais à la maison, je ne le maîtrisais pas du tout. Ça a été très dur d'apprendre et cela m'a compliqué la vie.

Mes parents adoptifs ne parlaient que français. Ils ne m'ont jamais parlé anglais, même au début, pour m'aider. Pourtant, ma mère adoptive se débrouille très bien avec cette langue. Pour communiquer avec eux, j'ai dû apprendre seul. J'ai lutté avec le français, et plus je le parlais, plus je perdais mon anglais. J'ai appris en parlant avec les autres, grâce aux livres. J'apprenais d'abord les mots les plus compliqués, pour que les autres paraissent plus faciles.

À l'école, j'ai subi beaucoup de moqueries à cause de mon accent et de mes difficultés à parler correctement le français... mais je ne me laissais pas faire ! Face aux questions du genre « Hey tu viens d'où toi ?! » ou « Mais t'es qui toi ?! Tu viens d'ailleurs ! », je suis toujours resté très fier de mes origines. Alors tout ça ne m'atteignait pas. La fierté que ma mère biologique m'a inculquée dès ma naissance m'a aidé à traverser tout ça. Je me démarque, on me remarque.

J'ai fait de ma différence une force. Je suis né dans un quartier chaud de Saint-Martin, j'y ai appris cette fierté d'être qui je suis et d'où je viens. Je l'ai utilisée pour m'adapter comme un lion. Je reste fort, je vais de l'avant.

« Mais t'es qui toi ?! Tu viens d'ailleurs ! »

GUMS, 14 ANS, COLLÉGIEN

CARINE

Au fil de sa scolarité, Carine a appris le français que ses parents ne parlent pas. Elle est sortie de son isolement, mais pas totalement.

Mes parents sont Chinois. J'ai commencé à parler en français à deux ans et demi quand je suis entrée en maternelle, en petite section. Au début, à l'école, je ne parlais pas. J'étais perdue dans ma tête, je pensais à ce que je faisais ici, mais plus tard, en grandissant, j'ai réussi à m'adapter et surtout à m'intégrer à l'école.

Dès la primaire, je me suis sentie mieux. C'est à ce moment que mes parents se sont appuyés sur moi pour apprendre la langue française. Quand ils ont besoin, je leur traduis quelques mots. Ils me présentent aussi à leurs amis pour les aider avec des traductions. J'ai aussi aidé mes petites sœurs à maîtriser les deux langues. Chez nous, on parle français et chinois, on mélange.

Par contre, quand mes autres amies sont avec nous, elles se sentent isolées. Elles me font des remarques, me disent qu'elles ne comprennent rien, qu'il faut parler en français parce qu'on est en France et que sinon, elles aussi vont parler dans leurs langues : en algérien, en portugais, en pakistanais.

Ce qu'elles ne savent pas, c'est que moi aussi ça m'arrive de me sentir isolée dans leurs discussions, car je ne comprends pas toujours tout. Mais je n'arrive pas à leur dire. J'essaye de faire des efforts pour éviter qu'elles se sentent isolées, je connais trop cette sensation. J'ai déjà essayé de leur traduire, mais c'est difficile, je ne trouve pas les mots exacts. Je souhaite m'ouvrir aux autres, mais je n'y arrive pas toujours. Les langues sont des frontières.

Les langues peuvent être des frontières. Au collège, j'ai une amie chinoise qui me parle presque tout le temps chinois. Elle a des difficultés en français. Nos sujets de conversation sont très

importants pour moi, je parle donc moi aussi en chinois. J'ai fait de grands progrès en français mais je n'arrive pas toujours à trouver les bons mots, ceux dont j'ai besoin, alors qu'en chinois, j'y arrive.

CARINE, 15 ANS, COLLÉGIENNE

J'ESSAYE
DE FAIRE
DES EFFORTS.
POUR ÉVITER
QU'ELLES
SE SENTENT
ISOLÉES.

MARGOT

Parisienne, Margot passe toujours ses vacances à Marseille. Chaque année c'est la battle : foot, musique, culture, tout y passe !

Chaque été, je pars en vacances à Marseille. C'est le soleil, la plage, les glaces, la bronzette... les vacances, quoi ! On y retrouve chaque année les mêmes personnes : la famille qu'on n'a pas vue depuis longtemps et la petite bande de potes.

Le « problème », c'est qu'on est Parisiens. Et si je dis que c'est un problème, c'est parce que depuis le temps qu'on se connaît, lors de chaque été passé à Marseille, il y a toujours un moment où la confrontation « Paris contre Marseille » revient sur la table. C'est le Sud contre le Nord, la ville de province contre la capitale... Mais c'est vraiment marquant de côtoyer ça de plus près !

Chaque année, on fait face à ce fameux accent du Sud. On ne se prive jamais de se moquer d'eux en les imitant, comme lorsqu'ils prononcent le « ô » de rose. Nous aussi, on doit avoir un accent... Mais pas de notre point de vue !

Eux, ils ripostent en critiquant nos manières d'être et nos airs hautains de Parisiens. Alors on surenchérit en les charriant sur leurs expressions. Vous savez, des choses comme « gâté », « y a dégun », « tarpin », « eh mercé »,

« tu m'emboucanes » ... Eux, bien sûr, ils défendent fièrement leurs expressions, ils disent que cela les rend uniques. Mouais...

Le sujet le plus sensible, ça reste toujours PSG/OM. Alors là, on perd tout le monde. Osez dire à un Marseillais que l'OM est un club nul et vous en avez cinq cents autres qui surgissent. On a le sang chaud dans le sud ! Et on est là à défendre nos équipes corps et âmes, même moi qui ne suis pas intéressée par le foot...

Le sujet le plus sensible : PSG-OM.

Bref, avant que la situation ne finisse en bain de sang, on décide généralement de stopper la conversation et de retourner à nos amitiés. Après tout, on se connaît depuis toujours et on passe du temps ensemble pour profiter. Pourquoi se prendre la tête avec des bêtises pareilles ? Marseillais, Parisiens, on finit par s'en foutre et par reprendre nos délires habituels. Et là, souvent, mon frère rancunier lâche un « Avec votre Jul là... » et c'est reparti !

MARGOT, 15 ANS, COLLÉGIENNE

OUISSSEM

Quand vient l'été, direction Carthage et les vacances en Tunisie ! Un retour aux sources pour Ouisssem qui aime ses aller-retours.

Je suis franco-tunisien. La Tunisie est mon pays d'origine et celui de mes parents. Je n'ai pas la double nationalité, mais ça ne change pas grand-chose dans ma vie de tous les jours. Mes parents m'ont transmis naturellement la culture tunisienne. J'ai appris l'arabe quand j'étais petit, ma mère et mon père le parlaient avec moi.

En Tunisie, je me sens chez moi, pas comme un touriste.

Mon père est né en Tunisie, il y a grandi avant de rencontrer ma mère. Elle, elle est née et a grandi en France. Ils se sont mariés en 2001. Je suis né l'année d'après. Pendant deux ans, nous sommes tous restés en Tunisie. Puis, ma mère, ma petite sœur et moi, on est venus en France. Mon père nous a rejoints après, en 2006, parce qu'avant, il n'avait pas encore de

port de Carthage, je sens l'air des vacances. Je suis détendu car je sais que je vais aller à la plage. Un mois avant de partir, je suis déjà excité d'y aller. Je me sens bien car je retrouve ma famille, mes cousins, mes tantes. Nous sommes très proches. Ça me fait plaisir car toute l'année je ne les vois pas. Nous passons les vacances dans une maison louée pour pouvoir loger tout le monde, car nous sommes nombreux. Il fait chaud. Je pars à la plage. J'entends le bruit des vagues. On peut comparer ce temps à celui de Marseille l'été. Et puis, l'ambiance orientale me plaît.

Je me sens chez moi, pas touriste. Tous les gens parlent arabe, on entend de la musique arabe dans les petites rues... Quand je reviens ici, je sais que je vais retourner à l'école et que ça sera la routine. Donc je veux rester en Tunisie. En vacances.

OUISSSEM, 15 ANS, LYCÉEN

CAMÉLIA

Pendant les vacances, Camélia visite ses grands-mères au Maroc. Habitée aux débardeurs et joggings moulants, elle revoit sa tenue...

Mes parents sont en France depuis qu'ils sont enfants. Donc ils ont la mentalité d'ici. Ils m'ont élevée avec les traditions marocaines, mais aussi avec la mentalité française.

Quand je suis au Maroc, avec mon père, à Rabat, je m'habille comme je veux. Ma grand-mère du côté de mon père a habité en France, donc son esprit est assez ouvert. Je m'habille classique : jean, petit débardeur, sans forcément de gilet par-dessus.

Qui devrait avoir honte ? Eux ou moi ? Mais quand je suis chez ma mère, à Oujda, c'est une autre histoire. Je dois m'habiller en me cachant un peu car c'est une petite ville où tout le monde se connaît. Ma grand-mère là-bas est moins ouverte d'esprit, donc je dois toujours mettre un gilet. Sinon, ça parle : « Vous avez vu comment sa petite fille s'habille. » Si j'ai le malheur de ne pas mettre de gilet, les gens sont choqués. Une fois, ma cousine a dit à tout le monde : « Ah regardez ! On voit ses bras ! »

Un jour, je devais aller chez ma tante à Oujda. J'ai mis une robe longue à fines bretelles. Quand ma mère m'a vue comme ça, elle m'a demandé de mettre un gilet pour me couvrir

sous prétexte que mes tantes allaient « parler ». Une autre fois, toujours au Maroc et au même endroit, je suis sortie en jogging un petit peu moulant au niveau des cuisses.

Dans la rue, les garçons me suivaient et m'interpellaient. J'étais très choquée et gênée car habituellement, je me cache, mais qui devrait avoir honte ? Eux ou moi ? Je me pose tout le temps cette question.

Au contraire, quand je suis à Paris, je n'ai aucune contrainte au niveau de l'habillement. Ma mère et mon père me laissent faire comme je veux. Il ne faut juste pas que ce soit trop court. C'est juste que l'avis de leur famille leur importe beaucoup. Ils m'ont toujours dit de ne pas me préoccuper de l'avis des gens, mais de rester respectueuse. Quand on me fait des remarques, je réponds : « Je m'en fous, ça se passe entre moi et Dieu. » Avoir une éducation plus libre que dans mon pays d'origine me permet de profiter de ma jeunesse et de connaître un peu plus de choses sur le monde.

CAMÉLIA, 16 ANS, LYCÉENNE

SI J'AI
LE MALHEUR
DE NE PAS
METTRE DE
GILET, LES GENS
SONT CHÈQUÉS.

NINA

D'un quartier à l'autre, Nina ne perçoit pas les mêmes classes sociales, ni les mêmes ambiances... Elle livre sa cartographie de la capitale.

J'ai toujours vécu à Paris, dans le 20^e. Je sais pas si c'est parce que je suis « Parisienne », mais j'ai toujours beaucoup ressenti les différences sociales entre les quartiers. Je trouve que la population du 20^e est hyper variée. Les gens ont tous des origines et qualités de vie différentes. Les rues ont une sorte d'identité : à Belleville la culture asiatique est très présente, les restaurants sont presque tous chinois. Vers le boulevard et la rue Ménilmontant, c'est plutôt des kebabs, les gens viennent beaucoup d'Afrique.

La séparation entre les « riches » et les « pauvres » est flagrante.

Dans mon collège, c'est pareil. On a tous des origines différentes et ça ne pose pas de problèmes. On grandit tous ensemble, sans barrières. Depuis que je suis petite, de plus en plus de « bobos » sont arrivés, à Jourdain ou rue de Ménilmontant. On peut les reconnaître à leurs habitudes : aller boire des apéros en terrasse, faire des pique-niques sur les quais de Seine. Mais le week-end, quand avec mes amis on veut bouger dans Paris, c'est pas du tout pareil.

Se balader dans le Marais ou à Belleville, ça revient pas au même : côté Marais, il y a plus de boutiques, de petites ruelles, les gens qu'on croise ont l'air beaucoup plus « friqués ». Ils portent des habits de marque, ils ont tous le dernier iPhone, les ados font trois ans de plus. Vers Belleville, il y a plus de bruit, plus de mélange de cultures, des HLM, les gens viennent de milieux différents, c'est mixte quoi. Aussi, dans le 18^e, la séparation entre les « riches » et les « pauvres » est flagrante : côté Montmartre, il y a plein de touristes, des monuments comme le Sacré-Cœur, de beaux immeubles, des boutiques souvent trop chères, des bars à jus, des restaurants hyper branchés, les gens ont presque tous l'air sortis d'un défilé de mode !

Côté Barbès, la population est vraiment plus mixte, les boutiques sont transformées en bazars, les restos branchés en épiceries, les beaux immeubles en tours, il n'y a plus aucun touriste évidemment. J'aime beaucoup cette particularité de Paris : on peut passer d'une ambiance à une autre, complètement différente, en trois stations de métro. On ne s'ennuie pas.

NINA, 14 ANS, COLLÉGIENNE

À PARIS,
EN TROIS
STATIONS DE
MÉTRO ON PEUT
PASSER D'UNE
AMBIANCE
À L'AUTRE.

CARICIA

Depuis son déménagement dans un nouvel immeuble «de Blancs», Caricia fait l'épreuve du racisme «ordinaire».

Le premier jour, quand nous avons emménagé avec ma famille dans un quartier bourgeois de Paris, les voisins ont demandé à ma mère si elle était la nouvelle femme de ménage. Ce n'était que le début. Nous avons subi une sorte de bizutage parce que nous étions la seule famille noire de l'immeuble. Les voisins nous méprisaient, nous lançaient des regards pleins de dégoût, ne nous répondaient pas. Nous venions seulement d'arriver...

Avec mon frère, on voulait riposter. Avant, j'habitais dans le 20^e, à Ménilmontant. C'était l'inverse. Tout le monde se connaissait. Le matin, quand ma mère allait au travail et mon frère au collège, ils me déposaient chez la voisine. Elle s'occupait de moi, m'accompagnait partout avec mes amis, m'emmenait à la fête des voisins. L'été, nous faisons de grands repas au quartier. Nos vies se ressemblaient, nous restions tous ensemble, et j'adorais ça. Mais mon nouveau quartier ne ressemble pas au précédent.

Un jour, on accueillait de la famille: des cousins, des oncles et des tantes. Bien sûr, on faisait un peu de bruit. L'un de nos voisins est descendu et nous a lâché: «Ici, ce n'est pas la jungle, alors contrôlez le bruit!» Une autre

voisine nous a traités de «singes» et de «sales nègres». Ce jour-là, j'ai compris que dans l'esprit de certaines personnes, les Noirs et les Blancs ne peuvent pas cohabiter... Ma mère n'arrive plus à encaisser. Au début, je croyais qu'elle avait peur de nos voisins. À chaque fois que nous subissions du racisme, elle ne disait rien. Avec mon frère, on voulait riposter. Elle nous retenait, elle nous répétait que ça n'en valait pas la peine, mais je voyais ses poings se serrer... J'ai compris qu'elle prenait sur elle pour éviter les conflits.

Je suis aussi la seule Noire à l'école. J'ai l'impression d'être une curiosité avec tous les regards tournés vers moi. Dans les magasins, les vigiles se sentent obligés de me suivre. Pareil pour mes frères. Tous les jours, je dis bonjour à ma voisine. Tous les jours, elle a peur de moi. J'aimerais vivre dans un monde où lorsqu'une vieille dame blanche croise un jeune noir ou maghrébin, elle n'a pas peur. J'aimerais surtout qu'être noire me demande moins d'efforts. Ce qu'il faut, c'est faire découvrir à chacun la culture de l'autre, et montrer à quel point la société est faite de mélanges pour éviter que des frontières se creusent.

CARICIA, 15 ANS, COLLÉGIENNE

MALCOM

Deux nationalités, deux identités, un métissage dont Malcom est fier même si cela lui a valu quelques moqueries.

J'ai une double nationalité et donc une double identité. Mon père est Français de la région Auvergne, donc blanc, et ma mère, Togolaise-Béninoise, est noire. Moi, je suis métisse. C'est bien, mais il y a du pour et du contre. Ce que j'aime dans mon métissage, ce sont mes cheveux, ma couleur de peau. Et comme je suis métisse, j'ai l'impression d'être plus sociable avec les personnes ayant d'autres origines, considérées comme non-Françaises par certains. Et je suis ouvert à différentes cultures et goûts musicaux.

Malheureusement, cela s'arrête là. Parce que, quand petit je suis allé au Togo pour voir ma défunte grand-mère, mes cousins, mes cousines, mes tantes et mes tontons m'appelaient le « faux Blanc ». Pour me défendre, j'essayais de les taper, mais je n'y arrivais pas, j'étais trop petit. À ce moment-là, j'éprouvais beaucoup de colère.

Je n'ai jamais ressenti quelque chose de semblable en France par rapport à mon métissage. Jusqu'à maintenant, on ne m'a jamais

fait de remarque. Peut-être plus tard. Ma mère me dit que ce sera plus compliqué pour moi pour trouver un travail car je serai considéré comme noir. Je sais pas trop...

Depuis trois ans, je ne suis pas retourné au Togo. J'ai envie parce que j'aime bien là-bas. Maintenant, quand j'y retournerai et que mes cousins m'appelleront le « faux Blanc » cela ne me fera rien, car j'ai compris qu'ils faisaient ça seulement pour m'embêter.

Au Mali, mes cousins m'appelleront le faux Blanc.

MALCOM, 14 ANS, COLLÉGIEN

AMOR

Passé de ses parents à une famille d'accueil, Amor a trouvé le soutien qui lui manquait et un nouvel équilibre.

À 13 ans, j'ai arrêté de vivre avec mes parents. Pour différentes raisons. Je n'aime pas en parler. J'ai d'abord habité chez mon oncle à Paris. Après six mois, j'ai dû partir. J'étais trop une charge pour sa femme. Lazar, un ami de mon père est alors venu me chercher. J'étais perdu. Mon oncle est décédé peu après. Je n'avais plus de famille. Je n'ai plus aucun contact avec mes parents, ils n'ont jamais voulu de moi et j'ai préféré les gommer de ma tête. Lazar a contacté l'Aide Sociale à l'Enfance. Il n'y avait pas de place en foyer. On m'a proposé d'aller en famille. J'ai accepté sans savoir où j'allais atterrir.

Le 23 novembre, la veille de mon anniversaire, ma référente m'a accompagné dans ma nouvelle maison. D'un minuscule studio parisien, je suis passé à un appartement de quatre chambres à Saint-Denis. La dame qui m'a accueilli m'a demandé si j'avais mangé. Je n'avais pas l'habitude. J'ai compris à la première seconde que c'était bon signe: pour une fois, quelqu'un s'intéressait à moi. Tata Fatiah et Tonton Patrick ont déjà un fils de 18 ans. Et ils accueillent un autre jeune de 14 ans. On a pas des relations exceptionnelles, mais on s'entend bien, c'est le principal. Je partage ma chambre avec lui. La décoration n'est pas trop à mon goût, mais

ça m'est égal. Tous les soirs, on mange en famille, on se raconte nos journées, on rigole. Ce rythme a changé ma vie. Maintenant, je dors toujours avant minuit et j'ai compris que je pouvais faire des choses et d'autres non. Souvent, Tata me dit: « Reste à côté de la maison » ou « Fais attention à toi ». C'est pas pour m'embêter. Pour moi, ça veut dire qu'on pense à moi. Ça me remonte le moral.

À Tata, je raconte ma vie d'avant, mon histoire avec mes potes et ma copine Sarah. Enfin pas tous les détails, c'est perso. Je l'appelle comme ça pour lui montrer mon respect et mon affection. Mais je la prends jamais dans mes bras, je suis trop timide. Si elle me le demandait, je le ferais direct. La voir partir au travail tous les matins et tout le temps active me donne envie de réussir. Plus tard, j'aimerais travailler dans l'électronique, réparer des téléphones. Je suis retourné au lycée. Je vais à la bibliothèque tous les jours pour lire, même si je n'aime pas. J'ai envie d'être à la hauteur. Ça m'empêche parfois de dormir, mais Tata et Tonton me rassurent. C'est le tout début de mon histoire. Une chose est sûre: être placé en famille m'a permis de retrouver le bon chemin.

AMOR, 17 ANS, LYCÉEN

J'AI
COMPRIS QUE
C'ÉTAIT BON
SIGNE: POUR
UNE FOIS
QUELQU'UN
S'INTÉRESSAIT
À MOI.

JENNIFER

Après avoir découvert que son ami transgenre subissait des moqueries, Jennifer s'est engagée pour les droits des minorités LGBT, à 14 ans.

Noa est un transgenre FTM [*female to male/femme à homme*]. Il se questionne sur son orientation sexuelle. J'ai connu Noa en primaire. On s'est beaucoup rapprochés il y a deux ans, au collège. A cause de son orientation sexuelle et de son apparence physique il subit souvent des moqueries de la part d'élèves du collège et de personnes du quartier.

Je me bats pour que les mentalités changent.

Du coup, il vient de moins en moins à l'école. Il passe ses journées chez lui à regarder des séries. Ça l'empêche d'avancer dans ses études. Mais nous sommes beaucoup à l'encourager à y retourner.

Noa a quelques ami.e.s au collège, mais il ne reste pas souvent avec. En ce moment, ça lui arrive de faire des efforts et je trouve ça très courageux de sa part.

Quand on se voit, à l'extérieur, on va souvent chez lui ou au MAG, une association pour jeunes LGBT. J'ai plusieurs ami.e.s qui ont fait leur coming out. C'est ce qui a provoqué le déclic et a fait de moi une alliée LGBT et une membre du MAG.

Je me bats pour que les mentalités changent J'ai découvert le MAG en 2017, pendant la Marche Existrans. Là-bas, j'ai vu une de leur banderole et j'ai rencontré des gens qui m'ont parlé un peu de l'association. J'y suis allée quelques mois plus tard. En arrivant devant le local, j'étais un peu hésitante, mais les gens ont été très sympas avec moi. Avec le temps, je me suis fait plein de nouveaux amis et j'y suis très à l'aise.

Je vais au MAG chaque semaine et je reste à chaque permanence les mercredis, vendredis et samedis. Je participe à des activités militantes, des marches ou des conférences. J'essaye aussi d'aider du mieux que je peux l'asso, en étant par exemple bénévole sur certains événements. Mais je suis encore mineure, alors il faudra attendre encore un peu pour pouvoir faire beaucoup plus de choses.

Ça m'insupporte que des gens se moquent de Noa (et pas que de lui !) parce qu'il est transgenre et sûrement non hétéro. Moi, je trouve ça tout à fait normal ! J'espère que les mentalités changeront. C'est pour ça que je m'engage.

JENNIFER, 14 ANS, COLLÉGIENNE

MEYNA

Meyna rêve d'être comédienne. Mais sa mère, musulmane, l'incite à renoncer à sa vocation supposée contraire aux préceptes religieux.

Depuis l'âge de 10 ans, j'ai des milliers de rêves que je voudrais exaucer comme devenir styliste, chanteuse ou danseuse... Malgré mon imagination débordante, une chose qui me tient à cœur m'empêche de rêver : ma religion.

En sixième, je voulais devenir l'une de ces actrices des séries les plus populaires comme *Stranger Things* ou *Prison Break*. Celles qui sont tout le temps au centre de l'attention, qu'on admire et qui déplacent des foules rien qu'en marchant dans la rue. Je pensais qu'en faisant partie de ce milieu, je mènerais la belle vie et que tout serait plus facile.

Un jour, j'étais assise dans le salon avec ma mère, elle m'a demandé quel était mon but dans la vie, quel métier je voulais exercer quand je finirais mes études. J'ai hésité à lui parler de mes rêves. Je craignais sa réaction. J'ai finalement sauté le pas. Elle a été très compréhensive, mais elle espérait quand même qu'un jour, je change d'avis. Elle m'a expliqué que ça serait très difficile de participer à des films ou des séries qui respectent l'éthique islamique comme, par exemple, le port du voile. Dans ma famille, nous sommes de confession musulmane et nous sommes très attachés à notre culture et nos coutumes.

Ma mère pense que c'est incompatible avec le métier d'actrice. Elle m'a aussi expliqué que c'était un milieu « débridé », que ça m'amènerait à faire des choses que je n'ai pas le droit de faire, comme boire, fumer ou prendre de la drogue. Après ça, je me suis posé un milliard de questions, mais je n'ai pas cherché à trouver de réponses.

Ma mère avait touché un point sensible. Je me suis remise en question. Est-ce que c'est vraiment ce que je voulais ? Faire passer mes envies avant mes propres croyances ? Me baser sur la religion est très important pour moi, je ressens toujours le besoin de croire en quelqu'un ou quelque chose, et je pense que cette confession me convient spirituellement. Le métier d'actrice n'est pas contraire à ma religion, mais malheureusement, je pense que ma mère a raison : je devrai renoncer à mon rêve.

Faut-il choisir entre mes envies et mes croyances ?

MEYNA, 14 ANS, COLLÉGIENNE

SØLARUN

Avec sa façon d'être et de s'habiller, Solrun met à l'épreuve les clichés qui, au collège, marquent les frontières entre garçons et filles.

En primaire, j'étais seule à jouer au foot avec les garçons. À toutes les récré, toujours la seule fille. Je jouais plutôt bien, mais je me souviens qu'un garçon me disait que je n'avais pas ma place sur le terrain, qu'une fille ne devait pas jouer pas au foot, mais s'occuper de la cuisine et du ménage. Il est resté scié quand je lui ai dit que chez moi, mon père faisait le dîner et ma mère montait les meubles. Il faut dire que j'ai une famille très ouverte, avec une mère islandaise (le pays le plus égalitaire d'Europe !).

Il a éclaté de rire : « Sérieux ? Mais t'as pas de forme ! Pas de cul, pas de seins. »

C'est vers cette période que j'ai découvert les notions de sexisme, de féminisme et avec ça d'homosexualité, bisexualité, transsexualité. Plus tard, j'ai ressenti cette différence quand je me suis coupé les cheveux. Une coupe courte, « masculine ». Avec un corps pas encore très « féminin ». Et un style tout à fait androgyne.

Deux jours plus tard, je me prenais des remarques : « T'es gouine ? », « Est-ce qu'il y a des garçons qui te draguent ? », « Des filles ? »,

« T'es genre une fille ET un garçon ? ». Certains pensaient que j'étais un garçon efféminé.

Une fois, à la cantine, je me suis disputée avec un garçon qui nous avait doublés. Il m'a dit : « Vas-y, c'est pas un pédé qui va me dire quoi faire. » Ses amis ricanent. Un de ses potes a demandé : « Eh mec t'es sûr que c'est un gars ? ». J'ai répondu avec un grand sourire : « Devine ! » J'aimais bien jouer ce jeu pour voir la réaction des gens. Le mec a répondu : « Je sais pas, c'est un mec même s'il s'habille un peu comme une fille. » Quand une fille a dit tranquillement que j'étais une fille, il a éclaté de rire : « Sérieux ? Mais t'as pas de formes ! Pas de cul, pas de seins ! » Ses amis riaient avec lui.

Un autre jour, dans les toilettes des filles, une fille m'a carrément demandé : « T'es un mec ? » Toutes celles qui étaient là ont dit : « Sérieux ? T'es une fille ? On dirait pas... » Puis, une m'a dit : « Prouve-le. Montre tes ongles. » Je riais parce que je trouvais la situation assez comique. Je trouvais aussi très décevant qu'elles pensent qu'il n'y a qu'une façon d'être une fille. J'ai répondu : « Vous n'allez quand même pas me demander de baisser mon pantalon, si ? C'est pas parce que je ne me maquille pas que je ne suis pas

une fille, je n'ai pas votre look, c'est tout. Maintenant, arrêtez de penser comme ça, ça vous fera du bien, ciao, merci.» Après ça, plus aucune fille du collège n'est venue m'expliquer comment je devais m'habiller ou me maquiller.

Aujourd'hui, je suis dans un super lycée, qui me correspond. J'ai grandi. Les gens ne se posent plus de questions. Sauf en hiver parfois, quand tout le monde porte un gros manteau, les gens se rapatrient sur les cheveux ou la couleur du manteau. Et pour moi, c'est souvent «jeune homme».

J'aimerais bien qu'il existe un genre neutre en français, que les gens n'aient plus envie de s'insulter, de se critiquer, de donner leur avis. Je porte tel jean parce que je l'aime bien et qu'il est confortable, tout comme je me suis coupé les cheveux parce que j'aime bien et que c'est pratique !

SOLRUN, 16 ANS, LYCÉENNE

GASSÉ

De passeur en passeur, à travers le Sahara et sur la Méditerranée, Gassé a souffert avant de débarquer en France, soulagé.

Au Mali, je galérais. Je vivais avec mes parents, mes trois petits frères et ma soeur. Dans la pauvreté. Chez nous, on cultivait la terre. Mais ça ne m'intéressait pas trop. J'avais des amis qui étaient partis pour la France, et qui étaient arrivés. J'ai pris ma décision de les rejoindre. J'en ai parlé avec mes parents et ils n'étaient pas trop d'accord. Parce qu'ils ont vu à la télé que le voyage était très difficile.

On est allés à la plage. Il y avait 124 personnes sur un long zodiac.

Alors j'ai attendu un mois et, un soir, je suis parti sans rien dire, juste en disant que j'allais voir un pote, et j'ai commencé mon voyage. J'avais déjà préparé ma valise et une très longue route ! Je ne savais même pas pour combien de temps. Je suis parti seul, j'avais

fait ma pièce d'identité et j'ai pris un billet de bus de Bamako jusqu'au Niger, à Agadez. Ça m'a pris deux jours et demi avec une escale au Burkina. On y a passé la nuit à 50-60 personnes sur des nattes. La deuxième nuit, c'était plus confortable, à Niamey, la capitale.

Du Niger, j'ai attaqué le Sahara. Chaque mardi, il y a des 4x4 pour la Libye. Je suis arrivé un mercredi, alors j'ai dû attendre une semaine.

Les coxers [*les passeurs*] sont venus. Ils m'ont proposé d'aller au foyer. L'un d'entre eux m'a demandé si je voulais aller en Libye. Je ne savais pas la route, mais je lui ai fait confiance. On était beaucoup chez lui au foyer. Nourris, logés. Ensuite on a pris les 4x4 !

Là, j'ai mis deux semaines pour traverser le désert. Il y avait beaucoup de voitures. J'ai vu des gens laissés dans le désert sans leur argent, sans raison. Ils disaient : « Descendez ou sinon, on vous tue. » Du coup, j'avais peur. Ça m'a fait bizarre : c'était des femmes, des enfants. La voiture a eu des problèmes aussi : des pneus crevés, des détours à faire. On a dû s'arrêter trois jours à un moment, pour attendre le chauffeur qui était parti chercher un pneu. Trois nuits aussi. C'était dur : le jour il fait chaud, la nuit il fait froid. C'est le Sahara !

À la frontière de la Libye, ils nous ont laissés. J'ai rejoint la capitale en stop. Un ami du Mali m'a hébergé gratuitement jusqu'à ce que je trouve un travail. J'ai travaillé pendant six mois dans une pharmacie. Mais je voulais vite partir, parce que c'était dangereux pour les étrangers. C'était facile de rencontrer des coxers. Ils m'ont demandé de l'argent et m'ont donné rendez-vous le lendemain. On est allés à la plage. Il y avait 124 personnes

sur un long zodiac. Quatre zodiacs en tout. Des femmes, des hommes, des familles. C'était trois jours pour traverser jusqu'en Italie. Les coxers avaient des talkies-walkies pour parler avec les gardes côtes italiens. Ils les ont prévenus qu'on arrivait et les gardes-côtes sont venus nous chercher en mer.

Et me voilà en Italie. C'est la Croix-Rouge qui nous a gérés. Manger, dormir, s'habiller, tout ! Je suis resté à peu près un mois. Et puis je suis venu en France, à Paname ! Le 5 octobre 2016. Grâce à une dame que j'ai rencontrée à la session de mineur isolé. Au début, je faisais rien, j'habitais à Pantin dans un hôtel, seul. L'association s'est occupée de moi : nourriture, vêtements, argent, tout. Depuis ce moment, tout va bien. Je me suis fait des amis. Et avoir un lycée aussi c'est cool.

Avec mon Navigo, direction Paname : Tour Eiffel, La Défense, Châtelet, partout. Chez moi, je pensais pas que ce serait comme ça Paris. Je pensais que ce serait dur, compliqué. Finalement, c'est mieux que ce que je pensais. Ça fait plaisir.

GASSÉ, 17 ANS, LYCÉEN

LAMARANA

Sahara, Libye, Méditerranée... Lamarana a connu l'enfer des passages de frontières et a cotoyé ceux qui profitent de la détresse des migrants.

J'ai quitté mon pays sans savoir où aller. Arrivé au Mali, j'ai rencontré beaucoup de gens qui allaient en bus en Algérie, au Maroc, certains vers la Libye. Des passagers ont payé pour moi les tickets vers la Libye car j'avais des problèmes financiers.

J'ai fait cinq ou six jours dans le désert du Sahara entre le Niger et la Libye. C'est là que j'ai compris qu'il n'y a rien de plus important que l'eau pour l'être humain. J'ai vu des gens qui avaient tellement soif qu'ils n'arrivaient même pas à ouvrir la bouche pour dire un seul mot. Si tu pleures dans le désert, les larmes ne coulent pas. Beaucoup ont perdu la vie par manque d'eau. J'ai vu tout ça, mais je n'arrivais pas à pleurer. Moi, je m'attendais à mourir. Mais mon jour n'était pas venu.

Arrivé en Libye, à Sabha, je pensais que c'était fini. C'était le contraire : c'était pire que le désert. Les passeurs nous ont enfermés dans une maison. Personne ne pouvait sortir, on était bloqués. Et comme ça, ils pouvaient bouffer notre argent très facilement. Leurs petites boutiques se trouvaient dans l'enclos de la maison : les passeurs nous revendaient tout trois à quatre fois plus cher qu'à l'extérieur. Ils nous ont aussi imposé le transport

avec eux vers Tripoli, environ 500 km. Certains mettent près de quatre mois à arriver... Quatre mois ! Moi j'ai eu de la chance, j'ai fait qu'un mois et demi sur la route. Le voyage, c'était de la « torture » : en manque de nourriture, on était chargés comme des sardines. On était tellement serrés dans les camions qu'on ne reconnaissait pas nos propres pieds. À quelques kilomètres de chaque ville, ils s'arrêtaient pour nous fouiller, nous déshabiller, nous retirer de l'argent. Les objets, la nourriture, ils jetaient ! Ils nous mettaient toujours dans une clôture avec leurs animaux.

**J'ai vu tout ça
mais je n'arrivais pas
à pleurer.**

À Tripoli, le coxer m'a gardé deux semaines. Puis, il m'a envoyé au bord de la mer : on ne mangeait pas, on avait que de l'eau salée. Il ne fallait pas faire de bruit sinon les voisins nous jetaient des cailloux ou alors ils descendaient avec leurs fusils. J'ai vécu dans ce petit enfer pendant deux, trois semaines.

Un jour, ils sont venus nous chercher à 22h pour traverser la Méditerranée. On était contents. Avec les amis, on se disait que le

lendemain, on boirait du café chaud en Italie. Je ne me rendais pas compte du danger de la mer. La Méditerranée je la voyais comme un fleuve. Certains pleuraient parce que leurs noms n'étaient pas sur la liste. Moi, j'étais heureux. Je ne savais pas qu'un nouvel enfer m'attendait.

À 23h, à l'embarquement, les zodiacs étaient alignés. Ils les ont gonflés et ils nous ont classés dix par dix. On a embarqué jusqu'à 2h du matin et puis on est partis. On était plus de 400 passagers sur quatre zodiacs. Dans le nôtre, on était 153. Le passeur nous a dit qu'il allait nous accompagner jusqu'aux eaux internationales, à une heure de bateau. Il était devant nous, comme un cortège. Une dispute a éclaté, je voyais rien, j'étais coincé au milieu du zodiac. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient car ils s'énermaient en arabe, mais c'est devenu agressif.

Après leur dispute, ceux qui nous accompagnaient sont partis. Ils nous ont laissés dans les mains des Asma Boy [*Libyens trafiquants d'êtres humains*]. Ils nous ont débarqués. On a compris que c'était une trahison, que le passeur nous avait vendus. Direction le second enfer. Celui-là, je le mets entre parenthèses, car c'est trop difficile... J'ai réussi à

m'en sortir et à retrouver une embarcation pour traverser la Méditerranée.

Ce qui me fait mal aujourd'hui, c'est qu'après ces souffrances terribles pour être en France, je me retrouve évalué, jugé et rejeté. Quand tu es mineur, normalement tu as la protection des enfants. Mais parfois, ils te disent que tu n'es pas mineur et qu'il faut que tu ailles au tribunal. Là-bas, le juge puis la Cour d'Appel de Paris te confirment si tu es sauvé, si tu auras un responsable. Mais quelques fois, ils te laissent sans dortoir, sans rien en fait. Ça, vraiment, ça me fait mal. Je suis un fils de la Guinée en France depuis presque un an. Je suis parti seul de mon pays et suis arrivé sain et sauf. C'était un voyage qui n'était pas du tout prévu, mais le destin est inévitable.

LAMARANA, 17 ANS, LYCÉEN

ALIX

En Sicile, Alix a découvert la réalité des arrivées de migrants sur des plages qui accueillent habituellement des vacanciers.

J'avais 10 ans lorsque j'ai posé ma première question à mes parents sur la situation des immigrés. On était en vacances dans un lieu très symbolique : Pozzalo, la ville d'arrivée des bateaux de fortune.

J'ai reconnu la plage où je me baignais. J'allais souvent en vacances en Sicile avec ma famille. Mes parents adorent cette région, mes deux soeurs et moi y étions déjà allées plus petites, notamment à Lampedusa. La première étape de notre voyage, c'était Pozzalo. Avec ma famille, nous dormions dans un hôtel en dehors de la ville. Nous allions en ville le soir, pour dîner. C'est le second soir que j'ai aperçu des migrants dans la rue. J'en avais déjà vus dans des vidéos à la télé locale, mais en vrai, c'est différent. Ils marchaient mais ils n'avaient pas l'air d'être en vacances. Ils avaient des habits abîmés, pas d'affaires, ils n'étaient pas lavés et avaient l'air fatigués. Au début, je croyais que c'était des SDF. Mais je trouvais ça étonnant qu'ils soient en famille. Il y avait le père, la mère, les enfants et même une grand-mère. Et en France, les SDF que je vois sont plutôt tout seuls dans la rue. Le lendemain, j'ai vu des bateaux orange, comme des bateaux de sauvetage. Ils étaient en train d'arriver. On

est partis du restaurant avant qu'ils ne se rapprochent pour accoster. Dans la voiture en rentrant à l'hôtel, j'ai demandé à mes parents qui étaient ces gens dans le bateau. Ils m'ont expliqué que c'était des migrants, qu'ils venaient en Italie parce qu'il y avait des problèmes dans leurs pays.

Quand j'y repense aujourd'hui, je comprends un peu mieux cette « situation ». Ce qui me frappe surtout, c'est les deux côtés de cette petite ville sicilienne. D'un côté, il y a la station balnéaire où je passais mes vacances, de l'autre, les migrants, qui arrivent peut-être d'un pays en guerre et qui ont traversé la mer pour être ici.

Mon regard a changé depuis ce voyage. Pour moi, cette ville était un lieu de vacances et de détente. Pour ces gens, c'était le point de départ de leur nouvelle vie, d'où tout allait partir. D'un côté, c'était aussi un point de départ pour moi, la première fois que je commençais à comprendre cette situation. De retour en France, j'ai vu à la télé un reportage sur Pozzalo et l'arrivée des bateaux de fortune. J'ai reconnu la plage où, quelques mois plus tôt, je me baignais avec ma famille.

ALIX, 14 ANS, COLLÉGIENNE

POUR MOI
CETTE VILLE
ÉTAIT UN LIEU
DE VACANCES.
POUR EUX,
C'ÉTAIT LE
DÉPART DE LEUR
VIE.

ASHANTIE

Placée successivement dans trois familles d'accueil en France, Ashantie se souvient de ce qu'elle a subi par le passé en Guinée-Bissau.

Depuis que je suis en France, je remarque que les manières de vivre sont vraiment différentes de chez moi en Guinée : les cultures, les traditions et la vie de famille... Ici, chacun est libre de faire ce qu'il veut. Là-bas, je n'étais pas libre. Avant de venir en France, j'ai vécu des choses très difficiles. C'est ce qui m'a fait venir ici : je voulais trouver une meilleure vie.

Ici, en France, chacun peut choisir sa religion. Chez moi, j'étais obligée de pratiquer la religion musulmane de mes parents, même si je ne le voulais pas. Ma famille est très religieuse, l'éducation est dure et difficile. Avec mon oncle surtout : c'est interdit de s'habiller n'importe comment. C'est interdit de saluer un inconnu. Tu dois te voiler, même si tu ne le veux pas. Quand mon papa est décédé, ma mère s'est remariée avec le jeune frère de mon papa.

Tout a changé quand on a commencé à vivre avec lui, mes frères et soeurs, et ses trois « coépouses » (ses femmes avant ma mère). J'avais 11 ans. C'était il y a deux ans et demi. Je suis l'aînée de ma famille donc j'étais obligée de faire tous les travaux de la maison. On m'a fait abandonner l'école pour que je m'occupe de la cuisine, de la lessive et de la

vaisselle. Chaque soir aussi, après tous les travaux, je lavais mes soeurs et frères. Pour le dîner, il fallait que mon oncle mange d'abord, avant les enfants.

En France, c'est une association pour les mineurs isolés qui m'a logée chez des familles en attendant que le juge valide mon statut de mineure. J'ai été gardée par trois familles différentes. Elles ont toutes été très gentilles avec moi.

Ma première famille, c'était une dame qui vivait seule dans sa maison à Paris. Elle m'a acheté des habits, de la nourriture et elle m'a donné de l'argent pour m'acheter moi-même ce que je voulais, de temps en temps. J'aime beaucoup lire et elle me donnait des livres. J'avais une chambre pour moi toute seule, je me sentais vivante avec cette femme adorable ! Je suis restée avec elle pendant deux semaines.

Après, je suis allée dans une autre famille, chez une femme avec son mari et ses deux enfants, une fille et un garçon. Mes frères et soeurs me manquaient tellement que la femme me laissait jouer avec ses enfants ! On jouait presque tout le temps quand ils n'avaient rien à faire, on adorait se voir.

Quand je jouais avec eux, je pensais aussi à mes frères et soeurs.

La troisième famille, c'était une femme et ses enfants, un garçon et une fille plus âgés que moi. Mais c'était parfait aussi parce qu'ils me donnaient presque tout ce que je désirais.

Je faisais la cuisine de chez moi et on mangeait ensemble. Ils adoraient mes repas et ça me faisait très plaisir de le faire parce qu'au moins, ici, je n'étais pas obligée de le faire comme chez moi au pays. Ici, je le fais quand ça me plaît.

En France, les parents sont géniaux et adorables. Ils ne compliquent pas la vie pour leur prochain ou pour leur enfant. Ils laissent faire les enfants ce qu'ils veulent faire, s'ils ont le droit de le faire bien sûr, et ça, c'est ce qui me plaît en France. Ici, la vie semble simple. Les lois sont respectées. Chez moi, les gens s'en fichent complètement des lois guinéennes. Ici, les enfants sont prioritaires. En Guinée, ce sont les parents qui sont prioritaires.

ASHANTIE, 15 ANS, APPRENTIE

LANA-ROSY

Lana-Rosy vit en famille d'accueil. Un week-end sur deux, elle voit ses parents. Et c'est comme si elle passait d'un monde à l'autre.

Je vis dans une famille d'accueil à Paris depuis sept ans. Ma mère d'accueil je l'appelle Dada comme tous les enfants d'accueil qu'elle a eus. Quand je rentre chez mes parents un week-end sur deux à Sevran, ma mère, qui est chrétienne, critique Dada qui est arabe et musulmane. Elle croit qu'ils vont me manipuler pour devenir musulmane. Moi, je suis juste déiste. Je m'intéresse aux religions pour en savoir plus et décider plus tard.

On ne parle pas de ma mère, ou bien on en rigole.

Ma mère critique aussi les vêtements que Dada m'achète. Ma mère aime tout ce qui brille et qui est blanc. Pas moi. Elle critique tout le temps tout ce que je fais. Comme elle ne me voit pas souvent, elle a peur que je prenne des mauvaises habitudes. Elle critique aussi ma couleur de peau, parce que je suis plus bronzée que les autres de ma famille. Elle me dit même que je suis « sale » de peau et me demande pourquoi la famille d'accueil ne me donne pas de savon et de shampoing ! Du coup je m'enferme dans ma chambre pour qu'elle me laisse tranquille. Ma mère avait disparu quand je suis partie vivre dans cette famille d'accueil. Elle n'est revenue en France qu'il y a trois ans. Après quelques mois, elle a

critiqué la famille. Tu disparais, tu reviens et tu te permets de critiquer quelqu'un qui s'occupe de ta fille depuis cinq ans ?!

Au début, je me sentais obligée de défendre la famille d'accueil. Du coup, ma mère croyait que j'aimais Dada autant qu'elle ! Elle me disait : « C'est pas ta mère. » J'ai essayé de lui expliquer que ça n'avait rien à voir, mais elle ne capte pas. Au début, elle voulait que je change de famille, que je sois avec des Blancs. Ou avec elle, mais qu'elle touche l'argent.

Dans ma famille d'accueil, on ne parle pas de ma mère, ou bien on en rigole. Avec mes parents, il n'y a pas de règles, pas de limites, des fois je me couche à 6h du matin. J'amène des jeux, mais comme personne ne veut jouer, je déprime seule avec ma tablette. Chez ma famille d'accueil, Dada me pousse et m'aide pour les devoirs. Ma mère comprend trop peu le français pour m'aider avec les leçons. Même si on ne fait rien, juste de les voir me rassure. Je suis là. C'est chez moi aussi. Je me suis habituée à ces deux mondes différents.

LANA-ROSY, 15 ANS, COLLÉGIENNE

COMME
ELLE NE ME
VOIT PAS
SOUVENT, MA
MÈRE CRITIQUE
TOUT LE TEMPS
TOUT CE QUE
JE FAIS.

KÉVINÉ

Fuyant les violences de son père, Kéviné est passé de familles d'accueil en foyers, avant de trouver enfin un peu d'apaisement.

J'ai l'impression que mes parents sont morts alors qu'ils sont vivants. Je me sens un enfant orphelin. Depuis petite, j'étais avec ma maman au Congo. J'allais à l'école, mais ça ne marchait pas. Mon beau-père m'a virée et ma mère a commencé à me jeter. A 10 ans, je suis partie en France rejoindre mon père que je ne connaissais pas. C'était compliqué. Quand j'étais petite, je pleurais tout le temps. Je voulais voir mon père. Mais en France, il était remarié et il avait d'autres enfants. Je croyais que venir en France, ce serait trouver mon père...

Au début, j'ai ressenti quelque chose pour mon père. Il voulait même me payer l'école. « Si tu travailles bien... » Il avait un projet pour moi. Après, sa femme a fait sa jalousie: « Tu aimes plus Kéviné que mes enfants. » Après, il ne me donnait plus rien. Je faisais des cauchemars. Je n'arrivais plus à dormir. Je n'arrivais même plus à manger. Un jour, j'ai pris le téléphone pour appeler le bled et expliquer à ma mère. Ça a coûté cher. On est parties à l'école avec ma soeur. Elle m'a dit qu'il y avait une réunion à la maison. Mon coeur s'est mis à battre. J'ai cru que mon père allait me frapper. Je ne voulais pas dire la vérité d'avoir appelé le bled. Il m'a frappée. Vendredi. Samedi. Dimanche. Tout le temps.

Il n'a fait que me frapper. Tous les jours. Il m'a coupé les cheveux. Le lundi, je suis retournée à l'école avec une perruque. Mon père: « Tu ne sais rien à l'école. Tu ne sais rien du tout. Toi, tu ne vas jamais arriver. » Mais si, je vais y arriver, même si c'est compliqué. Je suis partie moi-même dire à l'assistante sociale de l'école. Mon père a pleuré et a dit qu'il était innocent. Puis il a signé pour que je puisse partir dans une famille d'accueil.

Ma vie redevenait à zéro.

J'étais trop petite pour un foyer. J'ai changé plusieurs fois de référent. J'ai été en fugue. Après, j'ai été en foyer à Mairie de Montreuil. Là-bas, ils m'ont beaucoup aidée. J'ai commencé à aller à l'école et à me poser. J'ai fait beaucoup d'efforts. Mais je n'étais pas prête pour un foyer en autonomie. Ça allait trop vite. J'ai rencontré Khodja. Elle fumait trop de shit. En fait, ma vie redevenait à zéro, comme avant. Je devenais agressive. Le foyer m'a virée. Je suis partie avec elle. On a fugué à Toulouse. On dormait chez des mecs. On a fait n'importe quoi. On a trouvé un billet.

J'ai été dans un nouveau foyer à Porte d'Italie. Que des filles. J'avais 15 ans. J'ai été en

première année de CAP Cuisine. J'ai fait des stages en restaurant chez Léon là où il y a les moules-frites qui se sont très bien passés. On m'a dit des compliments. La CPE a dit : « C'est une fille qui ne baisse pas les bras. Elle ne baisse pas les poings. » Dans la vie, la frontière qui empêche, c'est la famille. C'est dur, c'est triste, mais on arrive avec la force. On continue. On a l'impression qu'on ne va pas réussir, mais si : une famille, un mari qui va nous aimer.

KÉVINÉ, 16 ANS, LYCÉENNE

ADRIEN

A la fin de l'école primaire, Adrien a découvert qu'il était différent. Suivre les cours et échanger avec les autres exige des efforts immenses.

Quelquefois j'ai des problèmes pour communiquer avec les gens. J'explique quelque chose et on ne me comprend pas, et ça m'embête. Par exemple, quand je sors du cinéma, j'ai du mal à expliquer l'histoire du film. Il y a un an, je suis allé au cinéma voir le film Pattaya avec ma soeur. En rentrant, j'ai expliqué à ma mère une scène du film. Elle n'a pas compris. Ça m'énerve ! J'ai dû répéter trois fois la même chose. C'est souvent comme ça quand la scène ou l'histoire est compliquée... Il y a aussi des films que je ne comprends pas tout de suite. Et dans les jeux vidéo, j'ai du mal à comprendre les touches compliquées comme les gestes techniques dans le jeu de foot FIFA. D'autres fois, il y a des missions dans le jeu de tir Fortnite que je ne comprends pas. Une centaine de fois je suis resté bloqué dans un jeu, alors j'arrête.

J'explique et on ne me comprend pas à l'école. Quand les personnages parlent en anglais et qu'il y a des sous-titres, pareil, j'ai du mal à suivre. Il n'y a pas longtemps, j'ai regardé La Casa de Papel en français alors que c'est une série en espagnol, mais je comprends mieux en français. Sinon, je dois demander à quelqu'un de m'expliquer.

À l'école, il m'arrive aussi d'avoir du mal à exprimer mes idées. Des fois, j'ai peur que le professeur ne comprenne pas. J'ai du mal à participer en classe mais mon auxiliaire de vie scolaire (AVS) qui s'appelle Khelloudja me pousse à le faire. Elle me rassure. Depuis la sixième, j'ai une AVS qui m'aide à mieux comprendre les cours, les exercices et à écrire. J'avais des difficultés de concentration depuis le CM1. À la fin de mon CM2, mes professeurs l'ont remarqué. Ils en ont parlé à mes parents. Ils m'ont demandé si je voulais une AVS en me disant que ça m'aiderait à mieux suivre.

Au début, j'étais timide avec ma première AVS. Très vite, j'ai mieux compris les cours. À chaque fois, je lui demandais et elle m'expliquait. Avant ça, je prenais du temps à me concentrer et faire les exercices et ça m'énervait. Je n'étais pas bien: c'était trop long pour arriver à comprendre. Alors, je faisais rien chez moi, je faisais les devoirs une fois sur deux.

Quand j'ai eu ma première AVS, j'ai commencé à un peu plus travailler. Je faisais tout le temps les devoirs, ou presque. Grâce à elle, je suivais le cours, mais je ne l'avais pas souvent: elle s'occupait d'autres élèves aussi.

Aujourd'hui, quand Khelloudja n'est pas là, je suis moins le cours. Je me déconcentre, je parle beaucoup, je fais des petites blagues. Des fois, j'ai la réponse mais je ne sais pas comment expliquer, du coup, je ne lève pas la main. Quelquefois, je trouve des mots et Khelloudja m'aide à construire des phrases avec sujet, verbe et complément. Elle reformule avec des mots plus simples, elle m'aide à débiter un travail, à corriger mon orthographe et ma ponctuation. Elle me traduit de l'anglais au français et m'a appris à compter un peu.

Pendant les évaluations, on lit ensemble les questions et j'exprime mieux mes pensées quand Khelloudja est à mes côtés. Elle m'évite d'aller hors sujet aussi. J'ai un tiers-temps que j'utilise quand je galère un peu.

Grâce à ça, j'ai un peu plus confiance en moi. Cette aide me permet de progresser, je comprends mieux les cours et j'aime bien ce que je fais.

ADRIEN, 15 ANS, LYCÉEN

BREAKSTOR

Breakstor refuse de vivre son autisme comme un handicap. Ce qui l'amène à s'interroger sur ce qui sépare la normalité de l'étrangeté.

J'ai toujours été (trop) différent et trop grand. Je mesure 1m98, je suis autiste, et alors ? Mon autisme me pourrit la vie depuis que je suis petit, j'ai toujours rêvé d'être une personne dominante, mais ça n'a jamais été le cas, j'ai toujours été seul, tellement seul que je me réfugiais dans les jeux vidéo. Je ne me sentais même pas réconforté par mes parents.

Je me pose des questions comme : pourquoi tout le monde a toujours tout mieux que moi ? Pourquoi je ne peux jamais rien faire comme tout le monde ? Et surtout, pourquoi on ne voit que ma différence ? Ces questions me font toujours autant de mal. Chaque fois qu'on me fait un compliment, j'ai toujours l'impression qu'on se moque de moi.

Regardez-moi d'un autre œil !

Au collège, à chaque fois qu'une personne vient m'aider, je me sens la cible de tous les regards. Depuis mes 10 ans, j'essaie d'être quelqu'un d'autre. Je ne suis jamais aimé et ça explique que je suis toujours de mauvaise humeur. Ça me fatigue énormément et ça m'éloigne des autres. Parfois, j'ai tellement mal que je pleure la nuit. Mais être différent, ça ne veut pas dire être handicapé. J'aime-

rais tellement vous le faire comprendre. Je ne pense pas tout à fait comme vous, mais ce n'est pas un problème !

On me dit que je suis « philosophe ».

Parfois, j'interprète les choses différemment, c'est tout ! Mes réponses en cours sont souvent décalées, mais je dis toujours ce que je pense. Des fois, ça vous fait rire, mais c'est pas parce que c'est décalé que c'est faux ! D'ailleurs, souvent, les profs (et les adultes en général) sont étonnés par ma pensée ! On me dit que je suis « philosophe » pour mon âge. C'est que je me suis intéressé très tôt à des sujets comme la vie/la mort, le bien/le mal, le mensonge/la vérité, l'esclavage/la liberté, etc. Bref, des valeurs pour moi essentielles, mais qui me font passer pour quelqu'un de bizarre.

Regardez-moi d'un autre œil ! Avant, j'avais un prof qui me traitait mal juste à cause de ma différence et je ne pouvais rien faire pour me défendre. Il me disait que je ne savais rien faire... Ça a énervé ma mère et elle a suggéré que je change d'école. Depuis cet événement, j'ai commencé à être en conflit avec tout le monde. Si même les adultes ne sont

pas capables d'accepter la différence, comment on peut s'attendre à ce que les enfants la comprennent et soient tolérants ? C'est quoi la frontière entre normalité et étrangeté ? Je ne suis pas un alien... On habite la même planète non ?

Regardez les gens différents sans vous en moquer : c'est ce message que je voudrais vous faire passer. Ce n'est pas parce que les gens sont différents qu'ils sont faibles. La différence est une richesse : pensez-y avant de juger !

BREAKSTOR, 14 ANS, COLLÉGIEN

DÉDÉ

Dédé, le 16^e arrondissement, c'est son quartier, mais ce sont aussi des riches à racketter. Ambiance...

Tout le monde le dit, le 16^e, c'est riche. Là où j'habite, c'est pas riche. Les résidences sont en briques rouges. Je vis avec ma mère, mon beau-père, ma petite sœur, mon grand frère et mon petit frère. La résidence est grande mais notre appartement fait 40 m².

La police les croira plus que nous. Dans mon quartier, il y a toujours des bagarres. Devant le collège les jeunes se battent. Quand y a rien à faire, ils brûlent les locaux à poubelles.

Il y a beaucoup de trafic de drogue. Surtout dans les grandes tours. Un grand file du matos à des plus jeunes qui partent en scooter pour en vendre. Ils font les guetteurs. Il y a aussi du trafic de scooters et de voitures. Du coup, les « shtars » [les flics] sont presque tout le temps là. Les vieilles les appellent, juste parce que les petits jouent au foot et que ça fait du bruit. Quand on n'a rien à faire, on fait du scooter ou on fume la chicha dans le stade, devant le collège. J'ai des potes qui sont déscolarisés. Les grands fument et vendent. Il y en a qui travaillent, ils font Uber ou Deliveroo.

Je vais environ dix fois par mois à l'Hippodrome d'Auteuil, à 15 minutes à pied de chez moi, pour faire des losses [du racket]

avec mes potes. Là-bas, c'est bien riche, en verre comme les entreprises. C'est pour ça qu'on y va. On vise les Blancs friqués. On leur prend iPhone, sac, cigarette électronique... Les trucs de marque qu'on revend sur les réseaux sociaux. On fait ça quand on a besoin d'argent et que nos mères ne peuvent pas nous en donner. Mais on losse pas les filles.

À la Murette, on voit la différence, par rapport à là où on habite. Il y a des boutiques très chics : une paire de claquettes Adidas c'est 55 euros. Les riches, ils les achètent. C'est des oufs ! Et au Grec, ils paient 6,50 euros le sandwich, sans la canette ! Les gens sont habillés en Canada Goose ou d'autres marques très chères. Ils se donnent un genre. Ils nous narguent souvent. Ils font exprès de sortir en doudounes PJS ou avec des trottinettes chromées, même quand il y a de la neige, exprès pour qu'on les rackette et qu'après, ils se plaignent à la police. Parce qu'ils sont riches et blancs la police les croira plus que nous. Moi, si je deviens riche en devenant footballeur, je ferai des dons, je payerai les loyers des pavillons de mes potes, je donnerai à ma mère, à mes enfants. Je serai un gars qui partage.

DÉDÉ, 11 ANS, COLLÉGIEN

LÀ-BAS, C'EST
BIEN RICHE, EN
VERRE COMME
LES ENTREPRISES.
C'EST POUR ÇA
QU'ON Y VA.

ABED

Abed habite dans un quartier populaire. Chez les « riches », il y va de temps en temps, histoire de se faire un peu d'argent... en volant.

J'habite à Paris, dans le 15^e, au quartier Falguière. Mais pas au métro. Là-bas, c'est le côté riche. Depuis que je suis petit, je vis au cinquième étage d'une grande tour blanche, dans un cinq pièces. On est sept à vivre là : mes deux grands frères, mes trois grandes sœurs, ma petite sœur et moi. Par la fenêtre, on voit huit autres tours.

Quasi aucun Blanc ne vit là. Trois, quatre dans chaque bâtiment, pas plus. Ce sont souvent des vieilles. Elles appellent les flics au moindre bruit. Quand mes potes m'attendent en bas de chez moi, des fois, elles leur jettent des œufs et de l'eau pour qu'ils s'en aillent.

Il se passe un tas de trucs bizarres dans mon quartier. Y a des guetteurs. Ils font semblant d'être au téléphone, mais moi je les connais. Ils surveillent si les « shtars » [les policiers] arrivent pour pas que ceux qui vendent du shit, de la beuh et de la coke se fassent prendre. Y a aussi beaucoup d'embrouilles. Les grands de Falguière sont en guerre contre des gars du 13^e qui font trop les malins. Quand il y a des problèmes, ça se règle souvent avec des armes. Mais ça, c'est pas trop nos histoires.

Moi, je suis né en 2006, mais je suis avec les 2004. Quand on sait pas quoi faire, on va traî-

ner dans les quartiers riches à dix minutes de marche. Dès que tu commences à descendre vers le commissariat de Vaugirard, ça commence à être riche : y a des bâtiments avec des formes bizarres, en verre avec des portes dorées. Les rues sont toutes propres et les gens sont habillés avec des fringues super cher, ça se voit.

C'est vrai, quand on a besoin d'argent on les « losse ».

Avec mes potes, quand on passe dans leurs rues, ils nous regardent bizarre. Ils ont peur vu qu'on est noirs et arabes, c'est sûr. Après, ils s'étonnent qu'on rackette leurs fils. C'est vrai, quand on a besoin d'argent, on les « losse » [rackette] dans la rue. On leur prend ce qui peut se revendre : smartphones, vestes de marque... On peut gagner jusqu'à 5/600 euros par mois comme ça. Mais c'est surtout parce qu'on peut pas demander à nos parents de nous filer de l'argent. Et aussi pour qu'ils deviennent plus pauvres que nous. Comme ça, leurs parents arrêteront de leur acheter des trucs de marque !

ABED, 14 ANS, COLLÉGIEN

DANS LEURS
RUES, ILS ONT
PEUR VU QU'ON
EST NOIRS ET
ARABES,
C'EST SÛR.

MAMADOU

Mamadou vit en France depuis deux ans.

Il se souvient de son passage de la frontière franco-italienne...

Si tu n'as pas de chance la police t'attrape. J'arrive à Milan. Je ne connais personne. Devant la gare, je vois plein de contrôleurs. Impossible de monter dans les trains sans passeport. La police partout ! J'ai peur. Je ne sais pas comment passer. Je sors de la gare. Il y a plusieurs jeunes migrants. Et des passeurs. « Tu veux aller où ? Italie ? Allemagne ? Suisse ? On va t'aider ! » Je réponds : « Je veux aller Allemagne ! » Mais je ne parle pas allemand. Seulement le français. Je réfléchis et je choisis la France. Je me dis aussi que je vais mieux m'entendre avec les gens.

On est en France. Je suis rassuré. On me conseille de passer par Gênes. Je le fais, mais je suis inquiet. J'espère ne pas avoir de contrôle de police dans le train. J'arrive à Gênes. Certains payent 90 ou 120 euros pour aller à Nice en voiture ou en train. Moi, je n'ai pas d'argent. Je dors une nuit à Gênes. Le jour d'après, je rentre dans la gare avec d'autres gens qui vont en France, comme moi. Je suis rassuré parce qu'on est trois. Mais au moment où le train va partir, la police nous contrôle. J'ai peur parce que je suis mineur et on dit que la police garde les mineurs en Italie. Ils prennent mon empreinte et nous

laissent. Je prends alors un train direct pour Vintimille. Nous sommes toujours trois. Nous arrivons et là, on va à l'église. On nous donne des vêtements. Je passe un mois là-bas. Pendant ce temps, je me sens seul. Ma famille me manque, surtout mes petits frères. Je ne peux pas leur donner de nouvelles. Je pense qu'ils se font du souci pour moi et ça me rend malheureux. Heureusement, je suis en bonne santé. Au bout d'un mois, je veux toujours passer la frontière. On me dit : « Tu peux y aller à pied. En train, t'en as pour 7 euros, si tu n'es pas contrôlé. » Après, c'est de la chance. Si tu n'en as pas, la police française t'attrape. Elle te donne à manger et si t'es mineur, elle te fait remonter dans un train pour Vintimille. Si t'es majeur, on te laisse retourner en marchant 36 heures et 163 km.

Le jour où je décide de partir, je suis avec sept personnes. Je suis le seul Guinéen, il y a un Malien, un Ivoirien et quatre Soudanais. Je suis aussi le seul mineur. Nous partons la nuit pour ne pas être vus par la police et leurs chiens. Nous prenons de l'eau, des biscuits et du chocolat. Dans la montagne, on grimpe, on se cache. Mais la police nous trouve. Le Soudanais et l'Ivoirien s'enfuient. Nous, on nous fait repartir. Moi dans un train pour Vintimille. Les autres à pied.

Ce n'était pas la seule route pour entrer en France. Alors, un matin, on décide de reprendre un train qui passe par la France, s'y arrête et retourne en Italie. En nous voyant, le responsable de la gare appelle la police française. À côté de la gare, il y a la montagne et la forêt. Je pars me cacher dans la forêt avec des personnes que je ne connais même pas. La police arrive. On attend son départ pour sortir. On réussit à prendre le train de 15h. Il part vers la gare de Nice Pont-Michel. On y arrive. On est en France. Je suis rassuré mais je sais que ce n'est pas terminé. Le but, c'est de monter à Paris. Il reste 1 000 km...

MAMADOU, 16 ANS, LYCÉEN

YOUSSEUF

**Arrivé en Sicile, Yousseuf pensait avoir fait le plus difficile.
Mais avant de rejoindre la France, il a été refoulé des dizaines de fois.**

La mer, c'était dur, mais je pensais pas qu'une fois en Europe, les frontières seraient aussi difficiles à traverser. En Sicile, les policiers nous ont accueillis sur la plage et nous ont envoyés dans un grand bâtiment. Comme une prison. Ils nous ont donné des vêtements et de la nourriture. Ils ont pris mes empreintes et m'ont envoyé dans un petit village, à Bonagia.

À chaque étape, retour à la case départ. Dans ce village à côté de la mer, il y avait beaucoup d'étrangers, dans plusieurs bâtiments. Je suis resté un mois. Je connais-

sais personne... C'était très dur pour moi. On ne pouvait pas partir. On nous surveillait tout le temps. J'ai rencontré des personnes qui m'ont expliqué comment rejoindre l'Italie. Et un ami m'a dit que lui aussi voulait partir. Il ne fallait le dire à personne. On est sorti à 4h du matin, une heure après, on prenait un bus pour Palerme.

C'était compliqué de prendre des bus. On n'avait pas de papiers et en plus, on était mineurs. À Palerme, c'était pire. Mon ami connaissait quelqu'un là-bas. Il nous a pris des billets pour Rome et ils ont mis le bus dans le bateau. J'ai trouvé ça incroyable !

À Rome, ils nous demandaient toujours les papiers et si on était mineurs. Si on leur disait, ils ne nous laissaient pas passer. On a passé deux ou trois jours dans la rue. On n'avait pas l'argent pour acheter à manger. Un monsieur nous a dit qu'il y avait un train pour Milan. Y avait pas trop de contrôle, on pourrait le prendre. Les contrôleurs nous ont demandé nos papiers. On a donné des faux noms et âges pour qu'ils nous laissent passer. Ils nous ont pas crus, mais ils nous ont laissés.

À Milan, c'était pareil. On ne connaissait personne, on avait pas de téléphone pour appeler et demander où aller. On a trouvé des gens comme nous. Ils étaient là depuis longtemps ! Ils nous ont dit de passer par la Suisse pour entrer en France. Parce que c'était très compliqué de passer par Vintimille. Alors j'ai pris le train, tout seul. Mon ami est resté à Milan : il disait que les Suisses sont racistes, qu'ils te mettent en prison. Il a eu peur.

En Suisse, dès que je suis descendu du train, les policiers m'ont arrêté. Ils m'ont demandé mon nom et mon âge. J'ai donné des faux. Je ne voulais pas qu'ils trouvent d'où je viens. J'ai dit que je voulais rentrer en France. Après trois heures, ils m'ont mis dans le train avec

quelqu'un qui m'a raccompagné en Italie. À Milan, j' ai retrouvé mon ami. Il avait trouvé un train pour Vintimille. Et on a eu de la chance !

On est restés là-bas plusieurs semaines. À la frontière entre l'Italie et la France. Il y avait des milliers de personnes qui voulaient passer. Mais c'était fermé. Avec mon ami, on a pris le train plusieurs fois. Quand on est arrivé à Menton, en France, la police faisait des contrôles. On nous a arrêtés plusieurs fois et renvoyés à Vintimille.

On a donc décidé de passer à pied. Ça n'a pas marché. Enfin, mon ami a eu de la chance. Il a pris un train pour Marseille. Moi, j'ai pas pu monter. J'étais trop fatigué : on avait pas mangé depuis plusieurs jours. J'avais pas la force. J'ai réessayé quatre fois à pied. À chaque fois, ils m'ont arrêté et ramené à la frontière. C'est là que j'ai rencontré Cédric. Il habite à la frontière. Il m'a donné un plan et on est allés chez lui, la nuit. On est restés une semaine, on était fatigués. Après, il nous a accompagnés à Nice et nous a mis dans le train jusqu'à Marseille. Il y avait la police. Ils nous ont arrêtés et ils m'ont posé plein de questions, m'ont demandé où j'allais. J'ai dit

Paris. Ils m'ont demandé si j'avais de l'argent. J'ai dit non. Ils m'ont laissé partir. Je suis enfin arrivé à Paris. Je ne sais plus dans quelle gare. Un Monsieur m'a accompagné à Stalingrad, là où il y a les étrangers... Et depuis, je suis ici.

YOUSSEUF, 17 ANS, LYCÉEN

MASSIMO

Franco-italien, Massimo adore jouer avec ses deux cultures. Être «le Français» en Italie et «l'Italien» en France.

Chaque été, je vais en Italie chez ma grand-mère. Elle habite près de Pise, dans un village qui s'appelle Lunimare. C'est vraiment la campagne ! Les voisins les plus proches sont à 100 mètres et il n'y a pas d'autre enfant dans la zone. Mais au moins, c'est calme. Ma grand-mère parle seulement italien. Tant mieux, c'est comme ça que j'ai appris à le parler moi aussi.

En français, je n'arrive pas à tutoyer les adultes. Quand je vais à la plage, mes amis italiens m'appellent «Franci», comme ils savent que je viens de France. Chaque été, ils me posent des questions assez classiques : « C'est comment Paris ? » ou « t'es déjà monté sur la Tour Eiffel ? » Parfois, ils nous appellent « nostri amici da Parigi » (nos amis de Paris) et ils me montrent leur haut niveau en langue française en disant « bague »...

En France, c'est plus ou moins la même chose : on me demande « C'est comment l'Italie ? » et ensuite mes amis disent « spaghetti » ou « pizza » avec un accent bizarre. Souvent on me demande aussi de traduire des insultes.

Même si je ne regarde pas le foot, je dois bien faire mon choix : quand je suis en France, je supporte la Juventus de Turin et, en Italie, je supporte le PSG. J'avoue, c'est aussi par esprit de contradiction : j'aime bien être « contre » mes amis parce que j'aime bien me sentir « différent ». C'est pour ça que je ne cache pas mes origines. En France je suis « l'Italien » et en Italie je suis « le Français ».

Ça me plaît. Et ça me semble normal. À la maison, en France, on parle en français ou en italien selon notre humeur et le ton que l'on veut donner à ce que l'on dit. On alterne entre les deux langues parfois dans la même phrase. Ça donne souvent des phrases plus courtes et ça ne nous dérange pas. Même si c'est bizarre pour quelqu'un qui nous écoute ! Quand je parle à quelqu'un en italien, je m'exprime pas pareil. Par exemple, en français je n'arrive pas à tutoyer des adultes, à part mes parents, même ceux que je connais très bien. Mais en italien, je les tutoie sans problème. J'aime bien avoir cette double identité. C'est comme si j'avais deux personnalités. J'aime bien avoir ce choix. Avec cette différence, je me sens « spécial ».

MASSIMO, 14 ANS, COLLÉGIEN

COUMBA

Pour quitter le Mali et rejoindre sa mère en France, Coumba a dû vaincre sa peur de l'avion ! Sa peur d'une nouvelle vie aussi.

Quand j'étais petite, j'habitais au Mali. J'avais 11 ans quand ma mère est partie en France. Elle m'a laissée là-bas au Mali avec ma grand-mère pendant deux ans pour faire ma carte d'identité. Quand elle est revenue, ma mère m'a dit: « Tu viens en France avec moi. » J'ai dit non, parce que j'avais peur de l'avion. Elle a dit: « Si, tu pars, tu viens avec ton tonton. »

Alors j'ai pris l'avion avec mon tonton, mais je n'ai pas dormi, je n'ai pas mangé. Quand l'avion était en haut, j'avais peur d'aller aux toilettes. Puis, on est descendus au Maroc et on a repris l'avion Air France. Quand on est

venu me chercher à l'aéroport, j'avais peur encore. Mon tonton n'a pas le même nom sur la carte d'identité, alors la police ne nous a pas laissé passer. On a fouillé toutes nos affaires.

Finalement, ma mère est venue. Après, on m'a laissé partir. Il faisait trop froid. C'était en hiver. Mais j'étais contente de voir ma mère, mon père, mes trois soeurs, mon frère, mes cousins et mes cousines.

COUMBA, 13 ANS, COLLÉGIENNE

DORIS

Rentrée des classes, Doris a 12 ans. Elle observe ses nouveaux camarades et leurs styles. Eux aussi la regardent, mais ils la jugent.

Premier jour à l'école, je débarque avec ma jolie robe rouge et mes godasses blanches. Maman m'a dit d'être sage et de bien travailler. Alors je me mets dans un coin de la cour et j'observe les petits en attendant la sonnerie. Ah oui, j'oubliais : je suis une jolie petite fille africaine de 12 ans. Je venais de sortir d'une école nationale où l'uniforme était obligatoire. Mais ce jour-là, j'intégrais l'école française de Lomé alias LFL. Tu peux pas test' ! C'était un choc de découvrir qu'ici on pouvait s'habiller comme on le voulait. Rouge, jaune, vert, Côte d'Ivoire, drapeau, c'est comme tu veux !

Le style c'est aussi faire partie d'un groupe.

Ce jour-là, mes yeux se heurtent à des mariages de couleurs improbables sur de si petites personnes. D'un côté de la cour, un groupe de filles dans des camaïeux de couleurs pastels. De l'autre côté, des couleurs plus flamboyantes. Chaque vêtement était comme un passeport vers un groupe, vers un autre. Je me demandais à quel groupe j'allais appartenir avec ma petite robe rouge. Une fois en classe, c'est là que tout le monde se mélange. Mais là encore, tout était segmenté. En réalité, nous n'étions pas si mélangés, je

m'en rends compte aujourd'hui. Par exemple, plus un élève avait une bonne moyenne, plus son siège se rapprochait de la maîtresse. Une fois que la sonnerie retentit de nouveau, c'est parti pour la récréation.

Le temps que j'arrive (j'étais la dernière à sortir), la cour s'était remplie de toutes ces belles tenues et formait désormais un arc-en-ciel dont les couleurs s'entremêlaient sans jamais vraiment fusionner. Glissant les unes contre les autres, les couleurs se regroupaient pour façonner des formes géométriques extensibles plus ou moins grandes. C'était très beau. Une fois dans la cour, j'ai remarqué que les regards posés sur moi changeaient en fonction des groupes qui m'observaient. Ici et là, j'entendais « Elle vient d'où ? », « J'aime bien ses cheveux », « Tu penses qu'elle sera gentille ? », « Trop belle sa robe ».

Tout cela m'a donné de la confiance. Ceci dit, il fallait plus qu'une belle robe et une belle coiffure pour intégrer ces groupes et se faire des amis. Car chacun représentait une communauté solidaire et indépendante qui ne jalousait pas les autres. On l'intégrait en fonction de ses centres d'intérêt : les fans de foot, les collectionneurs de billes, les adeptes du handball. Mes camarades arrivaient à se

lire les uns les autres en fonction de leurs manières de s'habiller. Pour moi, c'était comme un indice qui permettait aux autres enfants de venir ou pas vers moi. Les différents liens entre mes camarades étaient si bien établis qu'on en oublierait presque que les vêtements ont joué un rôle déterminant. Aujourd'hui encore, qu'on le veuille ou non, nos vêtements sont le reflet de notre personnalité.

DORIS, 22 ANS, ÉTUDIANTE

LILA

Enfant, Lila avait une amie très riche qu'elle enviait énormément. Pour ne pas montrer sa différence de revenus, elle lui a souvent menti.

Quand j'avais 7 ou 8 ans, j'étais amie avec une fille qui venait d'une famille très riche. Elle ne s'en vantait pas, mais elle ne s'en cachait pas non plus. Ma famille à moi n'est ni riche ni pauvre. Je ne m'en plains pas. Mais à ce moment-là, j'étais envieuse, ou jalouse, et pendant longtemps j'ai voulu qu'elle me croie aussi riche qu'elle.

Elle s'habillait toujours avec des vêtements hors de prix, elle avait des jouets par centaines, ses parents avaient cinq très belles voitures. J'avais peur d'abîmer les sièges en cuir la première fois que je suis montée dedans. Sa famille avait des maisons aux quatre coins de l'Europe, et sa maison principale dans une banlieue chic de Paris était énorme ! Sur quatre étages !

J'avais des complexes à cause de mon petit appart' dans le 12^e. Maintenant, je me rends compte qu'il a une taille normale. Mais elle n'est jamais venue chez moi. À l'époque, je faisais attention à la manière de m'habiller les jours où je la voyais. Souvent, je mentais, juste un peu, pour améliorer un peu mon image. Les moments où j'avais le plus honte n'étaient pas ceux où je ressentais la différence d'argent. C'était plutôt quand elle soupçonnait un mensonge de ma part. Ce

n'est pas arrivé souvent mais j'ai parfois dû m'enfoncer dans mes mensonges. Je devenais rouge, je bafouillais. J'avais honte de mentir, honte d'être envieuse.

Honte de mentir, honte d'être envieuse.

Malheureusement, je ne la vois plus. Elle a déménagé en Suisse il y a six ans. J'ai perdu contact avec elle, je ne sais donc pas comment sa vie a évolué. Mais, en ayant mûri, cela ne me pose plus de problème de voir autant de richesses. Même si un peu de jalousie doit encore exister. Je trouve qu'il y a d'autres richesses que l'argent : l'amitié, l'amour, la famille. Et sur ces richesses-là, je ne me suis jamais comparée à elle !

LILA, 15 ANS, COLLÉGIENNE

CYNTIA

Du Brésil à la France, Cyntia a vu sa mère changer ses façons de s'habiller et de prendre soin d'elle à mesure de son déclassement social.

Ma mère et moi, face au miroir, dans un ascenseur, c'est toujours un moment de confrontation et de comparaison entre notre vie ici, en France, et celle d'avant, au Brésil. Elle se regarde, examine ses cheveux noirs, lisses et brillants et me demande : « Comment j'ai en suis-je arriver au point de sortir dehors sans me changer ? » Passer de sa cuisine à la rue avec les mêmes vêtements, lorsque nous étions au Brésil, c'était impensable.

Là-bas, les vêtements rythment ta journée et les grands moments de ta vie. Les habits confortables ou trop vieux, on les met à la maison. Les plus apprêtés, mais simples, nous les mettons pour aller au supermarché ou se rafraîchir sur le trottoir de la voisine au moment le moins chaud de la journée. Les vêtements les plus beaux, on les met pour sortir le soir. Plus on s'éloigne du quotidien, plus nos vêtements ont pour fonction de créer une magie autour de nous. On avait aussi l'habitude d'aller chaque samedi chez l'esthéticienne pour se faire faire les ongles et se faire épiler. À la maison, on faisait des masques aux fruits. On avait le teint vif et coloré par le soleil. Dans la culture brésilienne, c'est une question de respect de soi. Ainsi tu te rends hommage. Ta peau, tes cheveux, tes robes sont tes réelles parures.

Ici, en France, on peut porter le même vêtement au travail, à la maison et à un mariage. Il a toujours ce côté utilitaire car il est là pour te protéger, te couvrir et te rendre respectable. Il traverse toutes les étapes de la journée sans marquer les moments importants. On se soucie peu de son corps, de sa peau et de ses cheveux. Les moments pendant lesquels tu cultives l'amour de soi sont rares et tu finis par t'oublier dans tes obligations routinières.

Les vêtements influent sur la confiance en soi.

Pour ma mère, s'adapter à la manière française de s'habiller, c'est mettre une partie d'elle dans un placard poussiéreux pour donner la priorité à ses obligations quotidiennes après un remariage, un bébé et des années de chômage qui l'ont enfermée dans un appartement. Elle a vu sa vie sociale et professionnelle s'anéantir, son temps et son argent - pour prendre un peu de plaisir à s'embellir - se réduire. En observant son changement de style vestimentaire, j'ai compris que les vêtements jouent sur la confiance et l'estime de soi. Cela peut déstabiliser complètement la perception que nous avons de nous-mêmes.

CYNTIA, 25 ANS, ÉTUDIANTE

YANNICK

Yannick se partage entre deux univers. D'un côté, il vit la mode cité, de l'autre, il tente de sortir du cliché « jeune des quartiers».

L'été dernier, je suis parti dans le quartier de mon cousin à Marx Dormoy, dans le 18^e, pour passer les vacances. Là-bas, il y a de tout : des Noirs, des Arabes, des Asiatiques, quelques Blancs. C'est un peu ghetto. Moi, je suis noir. J'ai vu que c'était pas le même délire que dans mon quartier. Je viens du 10, entre Belleville et Goncourt. On appelle mon quartier « le quartier des morts ». C'est un ancien cimetière. Niveau langage, on n'a pas les mêmes mots pour dire certaines choses, et côté ambiance, dans le 18^e, ils sont plus sociables entre eux. Tous les groupes se considèrent, tout le monde peut parler avec tout le monde. Dans mon quartier et dans ma classe, ça fonctionne pas comme ça : même si on se connaît, des fois, on se calcule pas.

On fait des punchlines, on parle bien français

Nous, les jeunes du 10^e, on essaye de mieux s'exprimer que les gens des autres quartiers. On cherche à être plus éloquent. Comme ça, on passe pas pour des incultes. En mode, on veut prouver que notre lexique est développé. Quand tu parles avec quelqu'un, tu sors un mot qu'il connaît pas. Un mot bien français. Au lieu de dire « comme toi », on va dire « à ton effigie ». On fait des punchlines.

C'est mieux de parler bien français, comme ça on peut se la raconter.

Dans mon quartier, c'est une ambiance de Français, en mode petit verre d'alcool à la terrasse d'un bar. Tranquille, posé à la cool. De mon côté, il y a plus de Blancs que chez mon cousin du 18. Les jeunes Blancs (on les appelle des fois les « fuck boys ») font des trucs bizarres. Par exemple, ils vont s'asseoir par terre pour fumer près du canal, alors qu'ils ont des bancs à côté d'eux. Le vendredi soir, le quartier est envahi. Pour rentrer chez nous, on doit se faufiler. On peut pas passer sur les trottoirs tellement il y a de monde. Nous, les gens de la cité, on reste dans notre quartier.

Ces jeunes Blancs ont des baggy's, des jeans jusqu'au nombril, pattes d'éléphant. Ils ont une dégaine négligée alors qu'ils peuvent s'habiller mieux que ça. Nous, on a pas les moyens, mais on fait attention. Eux, quand ils sont vulgaires, ça passe bien. Pour l'instant, j'ai pas de style, moi je fais avec ce que j'ai. Si j'avais de l'argent, je m'habillerais comme les vrais bourgeois. Petit haut, chemises et polos Ralph Lauren. Comme un vrai jeune de Paris. Là, je subis la mode cité. Je suis en jogging, que des Nike, c'est plus décontracté.

Notre quartier est donc bizarre: à la fois ghetto et bourgeois. Au collège, il y avait des filles qui avaient des manières. Par exemple, pour répondre à une demande de cigarette, si on n'en a pas, on dit: « Non j'ai pas. » Mais elles vont dire: « Non je suis navrée, je n'en ai pas. » En fait, je me rends compte que je me suis inspiré du langage de ces filles, puisque j'aime les beaux mots. Mais d'un autre côté, j'habite la cité et je ne m'identifie pas à ces jeunes Blancs. Je suis un gars de la ville. Je suis un urbain chic. Comme mon quartier: j'aspire à être à la fois du ghetto et à être un bourgeois.

**J'habite la
cité, mais je
suis un gars
de la ville**

YANNICK, 15 ANS, LYCÉEN

ADEMO

Ademo observe avec amusement ses parents galérer avec l'informatique. Et les aider ne semble pas fonctionner.

Ma mère à 56 ans et mon père 62. Donc forcément, les choses qui sont apparues avec ma génération... ça bloque un peu. Ma mère utilise la tablette pour regarder des recettes. Mon père, lui, utilise l'ordinateur pour lire le journal ou regarder des matchs de foot.

Avec mon frère de 22 ans, développeur informatique, on a beau leur expliquer une, deux, trois fois, ça ne rentre jamais. Je veux bien entendre qu'ils n'ont pas l'habitude, mais il faut bien qu'ils s'y mettent. Un exemple : mon père est de l'ancienne école par rapport à la religion, donc pour les prières, il regarde le calendrier accroché au frigo où sont inscrits tous les horaires. Il est âgé et donc il m'appelle souvent pour aller voir car il doit se lever et mettre ses lunettes, etc. Moi, j'ai une application, MuslimPro, qui m'envoie cinq notifications par jour lorsque c'est l'heure de la prière. J'ai proposé ça à mon père, je lui ai fait une démo, mais il m'a dit que c'était trop compliqué, qu'il allait se perdre dans l'application... Bref, il n'a même pas essayé ! Donc j'ai laissé tomber.

Ma mère, c'est une autre histoire. Elle est ok pour essayer de « s'électroniser » mais à chaque fois, ça devient n'importe quoi. Par exemple, sur sa tablette, elle voulait recevoir

ses mails pour des promotions de chez Marionnaud et d'autres boutiques. Donc je lui installe sa boîte mail et je lui dis comment faire. Dès qu'elle a commencé à recevoir ses premiers mails, moi j'ai reçu ses premiers appels à l'aide... Je lui ai expliqué qu'il suffisait juste de cliquer sur la notif', mais elle n'a jamais vraiment compris. Finalement, j'ai fait en sorte que ses mails soient envoyés à l'adresse de ma sœur...

J'essaie de ne pas me moquer, mais ça me fait marrer de les voir galérer avec le numérique. Enfin... si j'étais né à leur époque, j'aurais été comme eux.

ADEMO, 16 ANS, LYCÉEN

POUR LES
PRIÈRES MON
PÈRE REGARDE
LE CALENDRIER
DU FRIGO. MOI,
J'AI MON APPLI
MUSLIMPRO.

LAMINE

Sur la langue, les fringues et la technologie, Lamine observe les décalages avec ses parents. Ça l'amuse.

Dans ma famille, on est sept ! Mes parents, mes quatre frères et sœurs, et moi. On a entre 7 et 22 ans, alors que mes parents, ils ont 47 et 52 ans. Je précise les âges car entre nous et nos parents, il y a souvent un cran de retard... Mais bon, c'est normal car entre leur génération et la nôtre, beaucoup de choses ont changé.

Par exemple, à la maison, souvent, sans m'en rendre compte, je parle à mes parents avec un langage familier, celui que j'utilise normalement avec mes potes et mes frères. Du coup, mes parents ne comprennent pas toujours ce que l'on veut dire, comme quand j'utilise l'expression « J'sais ap' ».

Autre exemple, en faisant les boutiques, j'ai choisi un jean troué. Je l'ai pris et j'ai demandé à ma mère si on pouvait l'acheter... Elle m'a dit : « Non, il est troué ! » J'ai insisté en lui disant que c'était la mode, mais elle a refusé, elle trouvait le jean vulgaire et ridicule.

Dernier cas, la technologie ! Avant que ma mère ait un iPhone 6, elle avait un Nokia 3310. Autant dire que le passage vers le smartphone s'est très mal passé ! Elle ne savait presque rien faire et me demandait tout le temps comment se débrouiller avec. Ça

m'agaçait un peu, et ça me faisait rire. Pourtant, je lui avais dit de ne pas s'acheter un smartphone récent car elle n'allait pas comprendre.

Je pense que ce cran de retard entre les parents et enfants existera toujours. La mode, la technologie, le langage... C'est trop dur à rattraper comme retard, à part si on passe son temps à s'investir dans la nouveauté. En tout cas, moi, ça me fera toujours rire ces frontières.

LAMINE, 14 ANS, COLLÉGIEN

FATOU

Ces deux petites filles n'auraient jamais pensé être séparées. Mais Fatou a quitté la Guinée. Elles se sont retrouvées sur les réseaux sociaux !

Les deux filles ont passé des moments de folie en Guinée Conakry en classe de sixième. Agréables et inoubliables. Rien ne pouvait les séparer, elles faisaient des sorties ensemble, elles marchaient l'une après l'autre, elles se douchaient ensemble, partageaient tout, parlaient de tout. Elles ont passé cinq ans d'amitié dans la joie, la confiance et la projection.

C'est dans la journée du 9 juillet 2017 que tout a basculé. Quand la plus petite annonça qu'elle allait voyager la nuit même pour la France et qu'elle ne savait pas si elle reviendrait un jour. Elles étaient toutes les deux en larmes et se serraient très fort en se disant : « Où que nous soyons nous resterons toujours des sœurs et des meilleures amies. Nos cœurs seront toujours liés. » C'était une séparation douloureuse.

Une fois en France, la fille de 15 ans a traversé des moments difficiles. Elle n'avait pas oublié tout ce que sa sœur lui avait dit le jour de son départ. Elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour prendre soin d'elle et être forte. Elle a passé des mois sans être en contact avec elle, aucune nouvelle. Pas de téléphone et pas de mail pour se reparler. Elle n'arrêtait pas de penser à elle, à penser au jour où elle pourrait

lui parler et lui raconter tout ce qu'elle avait vécu, seule depuis le mois de juillet.

Il y a quinze jours, elle a retrouvé son contact Snapchat grâce à un ami. C'était le jour de son anniversaire. Elle a envoyé un message : « T'as pas oublié mon anniversaire ? » La jeune fille savait que c'était l'anniversaire de sa « sœur », mais elle ne savait pas que c'était elle qui avait envoyé le message. « Tu m'as déjà oubliée ? C'est ta sœur. » Elles se sont appelées directement.

La jeune fille a pleuré, super-méga-hyper contente de lui parler ! Elles avaient des trucs importants à se dire. Depuis, elles s'appellent PRESQUE tous les jours car les unités coûtent cher. Si c'était gratuit, elles pourraient s'appeler tous les jours. Le fait de parler à sa copine lui a redonné le sourire et confiance en elle. Mais parler avec elle sans la voir est douloureux. Les frontières peuvent séparer deux corps, mais jamais deux cœurs.

FATOU, 16 ANS, LYCÉENNE

GAËLLE

Quand elle vivait avec sa famille, Gaëlle n'avait aucune liberté. Au foyer, c'est mieux. Mais la lycéenne rêve du jour où elle pourra vivre seule.

Ma vie est pleine de limites qu'on m'impose. Avant, je vivais avec la famille de ma tante à Juvisy-sur-Orge. Elle et mes autres tantes qui habitaient à côté ne me demandaient jamais comment j'allais. Elles me parlaient juste quand elles voulaient que je leur rende service. En fin de troisième, j'ai voulu aller dans un lycée d'Évry. J'ai été acceptée. Mes tantes ont trouvé que c'était trop loin, elles disaient que comme j'étais une mauvaise fille, j'avais fait exprès.

Pendant ma seconde, elles ont décidé de ne plus me payer la cantine. Du coup, je ne mangeais pas. Il y avait beaucoup de prises de tête à la maison. Je n'avais pas le droit de m'exprimer. À chaque fois que j'essayais de parler, elles me traitaient de malpolie, de méchante fille. J'avais interdiction de sortir. Ma mère, qui était en Italie avec mon père, venait seulement pour les vacances. Et quand elle était là, elle faisait comme mes tantes.

Je rêvais de sortir, de faire ce que je voulais. Alors je mentais souvent : je disais finir plus tard au lycée, parce que je n'aimais pas être avec eux à la maison et parce que je n'avais pas le droit de rester tout le temps dans la chambre. En janvier 2018, je suis allée voir des assistantes sociales, j'ai expliqué ma si-

tuation et elles m'ont dit que ce n'était pas normal. Ensuite, j'ai été convoquée au service d'aide à l'enfance et puis j'ai été acceptée dans un foyer pour un placement provisoire. Maintenant, j'y suis. Je savais que ça n'allait pas être « la vie en rose », mais je voulais m'accrocher.

**Avec mon copain,
il n'y a pas de frontière.**

En arrivant au foyer, à 16 ans, j'ai vu que c'était pareil. Pas le droit de sortir, pas de liberté. Je dois rentrer à 19h la semaine et 21h le samedi. On n'a le droit de faire venir personne. Sauf qu'au foyer, j'ai le droit de m'exprimer et on m'écoute. C'est un peu comme si j'étais dans une mini prison, mais avec un peu de liberté. Et avec trop de personnes autour de soi.

Pendant les vacances je ne fais rien. À part dormir, manger et m'ennuyer. Mon seul moyen de m'échapper de tout ça, c'est l'école. Je me lève le matin à 6h pour aller au lycée et je rentre à 18h30. Ça me fait du bien. J'aime les cours, en particulier l'histoire-géo et le français, la concentration qu'on a, l'écoute. Les heures passent si vite !

Et il y a mon copain. Je l'ai rencontré au lycée. On est ensemble depuis un an et demi et c'est le seul qui me soutient depuis le début. J'ai juste envie d'être toute la journée avec lui, que nous deux. Mais ça, c'est impossible, encore une autre frontière dans ma vie. Les week-ends, au foyer, je me lève à 10h30-11h, je descends manger à midi puis, vers 14h, je sors le rejoindre. Avec mes copines, je n'aime pas être moi-même. Mais avec mon copain, je suis Gaëlle. Parce que je l'aime. Avec lui, j'ai l'impression de me retrouver avec moi-même, mais en mec. Il n'y a pas de frontière.

Aujourd'hui, je n'ai plus de lien avec ma famille. J'aimerais quitter le plus vite possible le foyer. Je voudrais vivre dans un studio, un espace que pour moi, parce que je me sens super bien quand je rentre dans ma chambre. Je voudrais décider moi-même des frontières qui m'entourent.

GAËLLE, 16 ANS, LYCÉENNE

TIEMA

Tiema angoisse pour son ami, battu par son oncle et resté au Mali. Sans contact avec lui, il imagine le pire.

Au Mali, j'ai un ami qui s'appelle Aboubakar. Il a 14 ans. On a grandi ensemble, on faisait du cheval ensemble. Mais moi, je suis parti en France en 2017. Je l'ai quitté. Depuis, je ne l'ai pas revu. Il me manque. Sa mère est morte quand il était petit et là, il vit avec son oncle, car son père est parti. Le problème, c'est que son oncle le tape assez souvent pour le gronder. J'aimerais faire quelque chose, mais je ne peux pas. Ça me frustre. Son oncle est vraiment méchant, il le tape souvent. Ça se voit même sur sa peau. Je pense à sa situation tous les jours, ça m'énerve. J'aimerais l'appeler, mais il n'a pas le téléphone.

Quand j'étais au Mali, j'ai essayé de l'aider plusieurs fois. Je lui ai dit: «Viens avec moi, déménage dans ma famille.» Il a dit non, car son oncle allait s'énerver. Il a grandi avec sa grand-mère, et ils habitent encore ensemble. Mais elle ne peut rien faire elle non plus, elle ne peut rien dire, sinon l'oncle va la taper aussi. C'est bizarre pour moi, j'ai ce secret, mais je ne peux rien faire. J'aimerais qu'Aboubakar vienne en France avec moi pour qu'il soit en sécurité, parce que sa situation est dangereuse. Je suis dans une impasse, cette histoire m'obsède tous les jours.

J'ai peur pour Aboubakar, j'ai peur qu'il se fasse très mal. Mes parents ne m'ont jamais tapé, donc je ne comprends pas qu'on puisse taper des enfants. Je ne sais pas pourquoi le père d'Aboubakar laisse son fils avec cet homme. Son père ne l'a jamais rencontré. Dans la vie de tous les jours, penser à Aboubakar m'empêche de faire des choses. J'ai cette pensée avec moi, tout le temps.

TIEMA, 14 ANS, EN FORMATION

JENNIFER

Les frontières, pour Jennifer, sont celles de la vie en foyer avec ses règles strictes dont elle rêve de se libérer.

Dans mon centre, il y a quatorze éducatrices et dix-sept filles comme moi. On vient de différents pays : Congolaises, Angolaises, Arabes, Ivoiriennes et Nigériennes, comme Esther avec qui je suis devenue amie. Elle est comme une petite sœur pour moi. Nous partageons les mêmes choses : on porte les mêmes habits, on utilise le même chargeur. Les autres jeunes ont commencé à être jalouses de nous deux : elles ne comprennent pas qu'on est un grand amour.

Dans le centre, ce n'est pas toujours facile de se faire des amies, il y a toujours les mêmes têtes, des gens que je n'aime pas voir et il y a toujours la loi du foyer à respecter. Pour moi, c'est obligatoire de respecter les règles à l'intérieur, comme mon emploi du temps de la semaine qui est parfois dur. Pour aller à l'école je me lève à 6h, je prends mon train à 7h20 puis mes cours commencent à 8h et finissent à 17h. Je rentre à 18h, après les cours. J'ai envie de tout laisser tomber, mais quand je pense à ma famille, ça me donne du courage pour bien réussir pour plus tard, qu'ils soient fiers de moi.

J'aimerais toujours rester en dehors du foyer pour utiliser internet ou prendre l'air. Mais je n'ai pas le droit de rester plus tard que 18h

sans prévenir. Je n'aime pas prévenir le foyer que je dois rester dehors jusqu'à 19h.

J'aimerais avoir plus de liberté. Le week-end, j'ai neuf heures pour rester avec mes potes. Parfois, avec mon amie Esther, nous sortons ensemble à Paris, nous faisons les magasins ; même si on n'a pas d'argent. Si j'ai envie de rester sans prévenir mes éducatrices, je ne peux pas car je mets ma vie en jeu. J'ai pas le droit d'inviter mes amis au foyer ni d'aller loin dans la ville. Ni avec mon mec, ni avec un pote.

Quand je pense à ma famille, ça me donne du courage.

Ça me fait mal de toujours leur dire non. Ils veulent m'inviter pour aller prendre un verre, aller au cinéma pendant la nuit ou aller à la Tour Eiffel. J'ai pas le droit car ils ne sont pas de ma famille. Quand je serai toute seule chez moi, j'aurai plus de liberté.

JENNIFER, 16 ANS, LYCÉENNE

LUCAS

En intégrant une filière pro par passion pour le travail du bois, Lucas dépasse la frontière supposée entre « manuels » et « intellectuels ».

Comme à tous les ados, on m'a demandé un jour de faire un choix, celui qui se résume à savoir ce que je veux faire de ma vie. Pour m'aider à prendre cette décision, on m'a souvent posé une question: « Tu es plutôt manuel ou intellectuel ? » La première fois que j'ai entendu ça, c'était quand j'ai demandé à redoubler, en quatrième.

Je trouve cette question absurde ! La plupart des jeunes répondront intellectuel car ils ne veulent pas risquer d'être mis dans la case « gros bras sans cerveau ». Depuis notre plus jeune âge, on évolue dans un milieu scolaire basé sur des travaux intellectuels. Et non pas manuels. Souvent, le travail manuel se résume à une heure par semaine d'arts plastiques et avec un prof qui parle « histoire de l'art » plutôt que « faire de l'art ».

Moi, j'ai préféré répondre « manuel », suivre ma passion pour la création et le travail du bois en quittant donc la voie intellectuelle, idéalisée par tout le monde. Quitte à passer aux yeux de certains pour « un gros bras sans cerveau ».

Mon avantage, c'est que ma famille m'a beaucoup soutenu dans mon projet. Mes parents sont tous les deux issus de filières profession-

nelles et ça ne les a jamais empêchés de réussir dans la vie ! Alors j'ai voulu être comme eux, faire ce que j'aime et être heureux. En commençant une filière bac pro menuiserie au lycée Saint-Nicolas, à Paris. Cette année, j'ai eu quelques surprises, des bonnes mais aussi des mauvaises...

Certains regards ont changé, des phrases et des lapsus de certains de mes anciens camarades m'ont inquiété. Le mois dernier, en passant devant mon ancienne école, à Meudon, des amis m'ont demandé pourquoi j'avais arrêté l'école... Sérieusement ? « Arrêté l'école » ? ! Après avoir tenté pendant vingt minutes de leur faire comprendre que je n'avais en aucun cas « arrêté l'école », j'ai tenté de leur expliquer ce que je faisais. Sans réaction de leur part si ce n'est des yeux levés au ciel et des « oui, bon, c'est presque pareil », j'ai préféré leur dire que c'était pour ne plus voir leurs têtes d'abrutis bloqués dans leur monde et aveugles à ce qui les entoure.

Depuis, on ne se parle plus. D'autres amis ont carrément arrêté de me parler du jour au lendemain, sans raison particulière. Je ne dois plus être assez intellectuel pour les fréquenter. Malgré tout, je le vis bien. Tout ça reste futile, car j'ai fait un choix: mon choix ! J'ai choisi

d'être les deux, un « manuectuel », une sorte d'ambidextre du parcours scolaire. Car avant de faire un meuble, j'aurai toujours besoin de créer un plan et pour cela, être manuel ne suffit pas.

Alors certes, ça ne plaît pas à tout le monde, mais ce n'est pas grave, car cette position me convient parfaitement. Depuis cette décision, je n'ai jamais eu de regrets. J'ai rencontré des gens vrais, qui me comprennent et qui ne sont pas coincés dans le cocon que la filière générale peut apporter. J'aime les gens avec qui je travaille, j'aime ce que je fais, je vais au lycée en courant et je repars en marchant, je suis heureux ! Et ça, ça n'a pas de prix.

LUCAS, 16 ANS, LYCÉEN

SHAWNA

Boire et fumer, en troisième, tous les amis de Shawna s'y sont mis. Seule à « résister », elle a peur de craquer pour ne pas être exclue.

À 12 ans, on se dit entre nous qu'on ne boira jamais d'alcool avant 17 ans. Fumer, c'est même pas la peine d'en parler ! Aujourd'hui, entre 14 et 15 ans, on se sent pousser des ailes. C'est la période où tout change, où on se cherche, on veut découvrir qui on est. On veut se démarquer des autres, exister. Alors, on se laisse embarquer par quelques copains et on commence à boire. C'est là que ça commence. Et les différences s'installent. Il y a ceux qui fument, ceux qui boivent de l'alcool et les autres.

Je ne dis pas que l'alcool et la cigarette, c'est forcément mauvais. Je ne juge pas. Mais plus on avance en âge, plus les gens s'y mettent. Moi non. Et j'ai peur d'être de plus en plus exclue. Faut-il que je boive moi aussi pour me sentir acceptée ?

J'ai peur quand je revois d'anciens amis qui ont complètement changé avec l'alcool ; quand on me demande quelle est ma marque de cigarette préférée ; quand on me demande d'un air gêné pourquoi je ne bois pas d'alcool et qu'on me regarde bizarrement quand je dis que je trouve ça choquant, les buvettes, aussi jeunes. Souvent, en plus, on s'y met sans avoir conscience de ce que c'est, on suit ses amis. C'est la logique du groupe.

Et si on ne le suit pas, qu'on ne boit pas, on se sent exclu. Ce n'est pas marrant d'être la seule personne lucide quand tout le monde est bourré...

Et moi, je n'ai pas envie de faire des choses simplement parce que tout le monde les fait. Je ne vais pas essayer de changer mes amis, je leur parlerai toujours, je ne les ignorerai pas juste parce qu'ils boivent. Je sais que d'autres personnes pensent comme moi, ou connaissent des jeunes qui sont devenus addicts à la cigarette, par exemple. Moi, je préfère rester comme je suis. Je n'ai pas envie de changer pour rentrer dans un groupe.

SHAWNA, 15 ANS, COLLÉGIENNE

C'EST
LA LOGIQUE DU
GROUPE. ET SI ON
NE LE SUIT PAS,
QU'ON NE BOIT
PAS, ON SE SENT
EXCLU.

HERMINE

Passée d'une pension catholique entre filles à un lycée pro exclusivement de garçons, Hermine expérimente la réalité des mondes genrés.

En bac pro menuiserie dans un lycée pro à Paris, je suis la seule fille dans une classe de garçons. Ça me change. Avant, j'étais dans une pension catholique dans le Nord. On était qu'entre filles et toutes très solidaires. Mais là, avec les garçons, il y a toujours des mauvaises blagues et des bagarres. Souvent, je ne comprends pas leur façon de parler. À moi, il faut me dire les choses « brut de pomme ». Et eux passent leur temps à faire des sous-entendus.

Leur seul sujet de conversation: les filles et leur anatomie. Avant, en cours, quand une fille ne comprenait pas, on allait lui expliquer. Maintenant, quand j'explique quelque chose aux garçons, ils me disent: « Arrête de faire la prof ! » Quand je dis que je suis en bac pro menuiserie, c'est automatique, les gens me demandent: « Ça va, c'est pas trop dur, les garçons sont gentils ? » Alors je réponds qu'ils sont drôles, mais pas assez sérieux. Avant, je lisais tous les jours, même pendant les cours. Mais pour les garçons, ce sont « les intellos » qui lisent. J'essaie de ne pas faire attention à ce qu'ils disent à ce sujet.

Dans mon ancienne école de filles, il y avait des concours dans toutes les matières générales et en sport. Ça permettait de nous dépasser. On était toutes motivées les unes par les autres. Ça permettait d'être soudées. Maintenant, je fais toujours des concours (le Prix Litt'Europa ou le Concours National de la Résistance et de la Déportation par exemple), mais seulement avec ma prof de français. Les garçons, eux, n'y voient pas d'intérêt.

En pension, toutes les semaines, en quatrième et en troisième, nous avions une heure de discussion libre appelée « TeenStar ». Ça permettait de débattre de tous les sujets, particulièrement des garçons et de la vie, et de poser toutes les questions que l'on voulait. Il n'y avait pas de tabou. Et lorsque nous parlions de ne pas coucher avant le mariage, nous étions toutes d'accord. Pour les garçons de l'école, cette idée semble bizarre. Pour eux, cela n'existe plus. Leur seul sujet de conversation: les filles et leur anatomie. Ils en parlent en long, en large et en travers, durant les pauses, les cours, même dans la rue. Cela peut m'amuser de temps en temps, mais une chose est sûre, c'est que je ne veux pas m'y habituer.

HERMINE, 16 ANS, LYCÉENNE

SALLY

Quand Sally a quitté Saint-Denis pour aménager à Paris, elle a tout de suite senti que ça n'allait pas être facile. Surtout à l'école.

Je rentre en CE2 à Bastille, dans un quartier animé. J'ai déménagé il y a deux semaines. Premier jour d'école: mon père m'accompagne. Je rentre dans l'établissement, très grand et bien tenu, en pierre beige. Je suis accueillie par la directrice. Elle a le visage fermé. Elle me conduit dans ma classe. La maîtresse m'accueille gentiment. Dans la classe, les gens me regardent bizarrement. Un petit groupe ne me dévisage pas. Je me présente. Certains se moquent de mon prénom, l'enseignante leur demande d'arrêter.

Les jours, les semaines, les mois passent. J'ai quelques amis: Fatim, Enzo, Manon, Lou... Mais plus on avance, plus les gens de l'école m'insultent et se moquent de moi: « Sale africaine », « sale noire », « singe », « retourne dans ton pays ». Au début, je ne réponds pas. Mais un jour, ça dégénère.

Ce jour-là, je suis de mauvaise humeur. Je viens d'apprendre que ma grand-mère, au Sénégal, est très malade. Pendant la récré, deux garçons me provoquent. Au début, je les ignore, mais quand ils se moquent de ma couleur et de mon prénom qui est celui de ma grand-mère, je les frappe violemment. L'un part en courant, l'autre a la lèvre et le nez en sang, et une bosse.

Depuis ce jour, j'ai décidé de ne plus me laisser faire. Au début, c'était en les insultant et en étant violente, mais j'ai appris à me défendre en parlant calmement. Cela a plus d'impact sur leur conscience. Après, ils me laissent tranquille.

À Saint-Denis, les gens du quartier étaient comme une famille.

Bizarrement, mes parents n'ont jamais été convoqués et je ne leur ai jamais rien dit. Eux, ils étaient contents de quitter notre ancien quartier à Saint-Denis. Moi, non, car même s'il y avait beaucoup de délinquance, je m'y sentais bien. Les gens de tous horizons étaient comme une famille qui m'enrichissait. Souvent, je continuais à y aller.

Au milieu de mon année de CM1, mes parents m'ont annoncé qu'on allait à nouveau déménager, dans le 15^e, un quartier plutôt animé et avec de la mixité. Même si ces années à Bastille ont été difficiles, cela m'a fait gagner en maturité et j'arrive beaucoup mieux à canaliser ma colère.

SALLY, 15 ANS, LYCÉENNE

JASMINE

Franco-coréo-hispano-américaine, compliqué pour Jasmine de faire la synthèse, surtout en France où la question de l'identité est si sensible.

Grâce à ma famille je suis très connectée à mes origines, mais elles ne se mélangent pas facilement. Surtout pour les autres.

Chez moi, à New York, c'est un véritable mélange de cultures et de langues. Ma mère est Coréenne-Américaine, mon père Français-Catalan, et moi les quatre. Je passe souvent du français à l'anglais. Le matin, je prends mon petit déjeuner avec mon père, en pratiquant des conjugaisons françaises ou en lisant quelques pages des Trois Mousquetaires. Le soir, je dîne avec ma mère en discutant en anglais de nos journées. Quand on est tous ensemble, je parle un peu des deux langues. Entre nous trois, c'est normal de fonctionner comme ça.

Avec ma famille coréenne-américaine à Los Angeles, c'est différent. On mange devant la télé et quand on veut. C'est souvent du take-out coréen, une nourriture qui me pique les narines et que j'ai du mal à avaler. Mes grands-parents ne parlent pas bien anglais, et je ne parle pas du tout coréen. On interagit donc avec les mains et quelques (rares) mots d'anglais. J'aimerais parler coréen pour mieux les connaître. Heureusement, mes cousins sont aussi mixtes, mes tantes très américaines, et j'ai quand même ma place.

Dans la famille de mon père à Paris, c'est encore autre chose. On mange tous à table et jamais en dehors. On parle français. Je fais plus de fautes que ma cousine de 7 ans, et je n'aime pas beaucoup la nourriture sur la table (beaucoup de pain et de fromage). Je ne leur ressemble pas, avec mes yeux bridés et ma peau plus foncée. Si mon père fait des nouilles asiatiques, je m'énerve contre lui car j'ai peur d'accentuer ma différence et de ne pas me sentir assez française.

En France souvent on me demande : « T'es chinoise ? »

En dehors de ma famille, aux États-Unis, je me sens complètement normale. Je ne me sens pas différente et personne ne me fait remarquer mes origines. J'ai beaucoup d'amis qui sont mixtes comme moi. Il y a tellement de diversité et tellement de monde qui me ressemblent !

Alors qu'en France, on me demande souvent dès la première conversation si je suis Chinoise. Quand je réponds "Non, Coréenne", on me demande : « Nord ou Sud ? » Au début, j'expliquais : mes grands-parents étaient au

Nord, mais quand c'était encore un seul pays. Maintenant, je laisse tomber et je leur donne la réponse la plus facile: « Du Sud. » Ce sont ces remarques qui m'empêchent de me sentir à ma place en France, même si j'ai la nationalité.

Je me sens embrouillée par tous ces pôles de mon identité. Surtout qu'à 16 ans, j'essaye de comprendre qui je suis. Mais je continue à apprendre pour être fière de toutes les parties de ma famille en même temps !

JASMINE, 16 ANS, LYCÉENNE

DÉLIX

Délix a longtemps considéré que seuls les cheveux lisses étaient beaux. Aujourd'hui, elle a réussi à s'accepter telle qu'elle est.

Je suis métisse et mes cheveux sont frisés. Lorsque j'étais petite, j'étais assez complexée par la nature de mes cheveux, étant donné que toutes mes amies avaient les cheveux lisses. Je ne pense pas que mes amies me voyaient différemment à cause de cela, mais à certains moments, je me sentais tout de même différente. J'avais souvent droit à des remarques du genre « pourquoi tu ne te lâches jamais les cheveux ? » ou encore « tu as des cheveux à tresses, pourquoi ne t'en fais-tu pas ? » Cela renforçait ma timidité.

Pour atténuer cette différence, je me suis donc fait lisser les cheveux. Je me sentais alors comme mes amies, car pour moi, avoir de beaux cheveux, c'était forcément des cheveux lisses et longs. Je me trouvais belle et le fait que les autres me le disent aussi me rendait plus confiante.

A mon entrée au collège, il y avait plus de diversité, mais personne n'avait les mêmes cheveux que moi. Je voyais ça comme un point faible, je me faisais tous les jours un chignon et cela commençait à m'agacer : je voulais du changement. J'ai donc dit à ma mère que je voulais me défriser les cheveux. Elle n'y voyait aucun inconvénient étant donné

qu'elle le faisait depuis des années, comme beaucoup de femmes à l'époque. C'était à la mode et cela l'arrangeait car elle n'aurait plus à passer des heures à me coiffer. Mes cheveux sont devenus moins bouclés et plus fins. Ça les a aussi abîmés.

J'ai appris à accepter mes cheveux frisés.

Aujourd'hui, je regrette ce geste. Avec le temps et les nouvelles tendances, j'ai appris à accepter mes cheveux frisés et à en faire une force. J'ai commencé à voir de plus en plus de filles aux cheveux frisés se les lâcher, dans la rue, sur les réseaux sociaux ou à la télé. Je pense que sans la nouvelle mode du « curly hair », j'aurais eu plus de mal à accepter mes cheveux. Ma sœur aussi a commencé à se les lâcher et je la trouvais vraiment belle.

DÉLIX, 15 ANS, COLLÉGIENNE

AVEC
LE TEMPS
J'AI APPRIS
À ACCEPTER MES
CHEVEUX FRISÉS
ET À EN FAIRE
UNE FORCE.

YAYI

Yayi se fait souvent refuser l'entrée des magasins par des vigiles qui voient en lui et ses potes de potentiels voleurs plutôt que des clients.

La première fois qu'on m'a refusé l'entrée d'un magasin, c'était il y a un an, au Décathlon. Avec des amis, on voulait voir des vélos, les Rider 340, un modèle tout-terrain. On en voulait tous un ! Alors, on a été au magasin pour en essayer plusieurs, et voir lequel était le meilleur. Au bout d'un moment, on a posé les vélos, sans faire n'importe quoi. Et puis, on s'est tournés vers les trottinettes. Pendant ce temps, les vigiles nous suivaient discrètement... J'entendais leurs talkies-walkies.

Ils se disent que des jeunes dans un magasin c'est pour voler... On était dans le magasin depuis vingt minutes quand ils nous ont dit qu'il fallait qu'on sorte.

La raison ? « Vous devez être avec un adulte. » C'était faux ! Un jour, nous en avons parlé à un caissier. Il nous a dit : « Si vous n'êtes pas contents, vous pouvez laisser un commentaire sur le site du Décathlon. » Aucun de nous ne l'a fait. Laisser un message ne va pas changer les vigiles... Ce serait bien qu'ils soient juste plus polis, comme chez Lacoste par exemple.

Une autre fois, je suis allé avec trois potes chez Boulanger pour voir les écouteurs. Le

vigile a carrément refusé de nous laisser rentrer. Il pensait sûrement qu'on allait voler, alors qu'on voulait juste voir le prix. « Si vous n'avez pas d'argent, vous ne rentrez pas ! » Pendant qu'on était en train de négocier pour pouvoir passer, d'autres personnes pouvaient entrer sans problème dans le magasin. Le vigile faisait son travail pour Vigipirate, en regardant à l'intérieur des sacs. Mon pote a insisté et lui a dit que nous n'allions pas voler. Encore moins un vendredi, c'était vraiment pas bien car nous sommes musulmans. Il nous a répondu que même un prêtre pouvait voler le dimanche. Alors, nous sommes rentrés chez nous.

Le problème dans tout ça, c'est que je ne peux pas voir les prix de ce que je voudrais acheter. Je peux aller sur les sites des magasins mais la plupart du temps, ils ne vendent pas ce que l'on veut sur internet. Et puis, on ne peut pas essayer, donc je n'achète pas en ligne. Je suis obligé d'aller dans un autre magasin ou de repasser en espérant que ce ne soit pas le même vigile. C'est énervant. Je ne me sens pas victime de racisme car les vigiles sont noirs ou arabes : ils ont sûrement dû vivre plus de racisme que moi. Je les comprends un peu car ils doivent se dire que des jeunes qui rentrent à plusieurs dans

un magasin, c'est sûrement pour voler. Ils ne veulent pas prendre le risque de perdre leur travail. Quand on leur demande pourquoi ils ne veulent pas nous laisser entrer, ils répondent que c'est le patron qui ne veut pas...

YAYI, 15 ANS, LYCÉEN

OUSMANE

Seul et un peu déboussolé en arrivant du Mali, Ousmane a découvert à Paris un mode de communication bien français.

La frontière, pour moi, c'était juste un espace séparant deux territoires. Mais en arrivant du Mali en France, j'ai découvert qu'il y avait d'autres frontières : les religions, les races, les cultures. À Paris, c'est la communication avec les autres. Surtout avec les Blancs. Pour avoir des informations, savoir quoi faire ici pour avancer, pour être sur le bon chemin.

Dans mon pays, c'était plus facile. J'étais ouvert envers tout le monde, je communiquais facilement. Tout le monde était pareil pour moi. Nous étions tous de la même couleur, nous étions tous « frères et sœurs ». Et, là-bas, c'est un manque de respect de ne pas répondre aux gens. À Bamako, même si il y avait beaucoup de monde, on arrivait à communiquer.

Je me disais que la France était pareille, un pays de solidarité. Mais une fois ici, la première personne à qui je me suis adressé n'avait pas le temps pour moi. Je lui ai dit : « Bonjour Monsieur, je cherche une adresse. » Il ne m'a même pas parlé. Il a juste regardé sa montre. Je me suis dit, lui, il n'a pas le temps. Un autre Monsieur un peu plus loin a été plus dur que le premier. Il ne voulait même pas me regarder. Il a continué à regarder son téléphone. Je me suis posé plein de questions : c'est à cause de ma couleur de peau ? Ils ne

comprennent pas mon français ? C'est leur culture ? Au pays, on parlait et on apprenait le français dans les écoles. Je pensais que les bons comportements qu'on m'avait appris là-bas, ce serait pareil ici !

Un gaz lacrymogène et parfois un pistolet à plomb.

Ça m'a choqué. J'avais plus le courage de m'adresser à des Blancs. Ça m'a bloqué. Après plusieurs mois, j'ai su que c'était leur culture. Un ami malien m'a expliqué que les Français, quand ils ne connaissent pas, c'est pas facile de parler. Aussi, je ne m'étais pas adressé aux bonnes personnes. Ils ne sont pas tous pareils. J'ai rencontré des gens cools comme Espérance qui m'a aidé à avancer sur mes dossiers. Elle m'a tout expliqué, elle était gentille. C'est la première personne blanche avec qui j'ai pu communiquer. Elle m'a présenté à ses amis et on échangeait facilement ! Ça m'a donné le courage et la confiance d'être avec plusieurs Blancs. Malgré toutes ces difficultés, j'ai pu m'adapter. C'est vraiment un autre mode de vie que dans mon pays.

OUSMANE, 20 ANS, SALARIÉ

JE PENSAIS
QUE LES BONS
COMPORTEMENTS
QU'ON M'AVAIT
APPRIS AU PAYS,
CE SERAIT
PAREIL ICI!

JOHNNY

Quand les conflits entre jeunes de quartiers finissaient en émeute, Johnny a souvent été dans la mêlée.

C'est parti d'un match de foot dans un gymnase l'été 2017. Je trouvais ça bête de faire de la violence aussi grave pour un match entre deux quartiers. Un jeune a blessé un joueur de l'autre équipe. Ils se sont battus et ça a donné une bagarre générale. Un plus grand a été blessé d'une ouverture à la tête.

Il y a eu des gaz lacrymogènes, des matraques, des couteaux, des pistolets à plomb et à gaz, des battes de baseball et même des marteaux. Les jeunes, les voisins, tous les habitants du quartier ont été traumatisés. Sur-tout les plus petits.

Les personnes âgées se sont plaintes. Elles disaient qu'on était des animaux, une sale jeunesse. Mais on était obligés de se protéger. Si on ne sortait pas avec une arme, ceux du quartier adverse allaient en découdre avec nous. Le plus souvent, je prenais un gaz lacrymogène et parfois un pistolet à plomb. Le gaz lacrymogène, on l'achetait à l'armurerie. Enfin pas nous, mais un grand de notre quartier. On n'est pas majeurs, on n'a pas l'âge d'entrer dans l'armurerie.

Pendant cette période, ma vie a changé parce que ma mère me laissait sortir de moins en

moins. Les seules fois où je sortais, j'étais obligé de me protéger, de me méfier au cas où le quartier ennemi viendrait par surprise. Les plus grands, de 17 à 20 ans, conseillaient aux plus petits de ne pas sortir. La dernière fois qu'ils sont venus dans un endroit de notre quartier, on les a entourés, frappés et coursés avec nos chiens et nos armes. Ce jour-là, on était tous contents car on savait qu'ils ne reviendraient plus.

Aujourd'hui, les conflits se sont arrêtés. Mais on recommencera car on a une fierté. On ne peut pas laisser un autre quartier mener la terreur et effrayer les habitants. Je suis quand même content que tout ça soit fini. Tant qu'il y a la paix, il n'y aura plus de bles-sés, ni de personnes dans le coma.

JOHNNY, 15 ANS, COLLÉGIEN

GAYANÉ

À Paris depuis 10 ans, Gayané vit sa culture arménienne, avec sa famille, à travers des cours de langue et de danse. Mais son pays lui manque...

Alors que mes parents vivaient encore en Arménie, une guerre a éclaté. Plus d'eau, plus d'électricité... Pour leurs très jeunes enfants, mes parents ont décidé de quitter le pays. Après avoir passé deux ans dans un foyer en Belgique, nous nous sommes installés à Paris, dans un hôtel, puis dans un appartement. J'ai appris le français grâce à la télévision. Tous les soirs, avec ma grand-mère nous regardions des séries ou des émissions françaises. Ma grand-mère avait beaucoup de mal, mais moi, j'ai appris le français en un an ! Mes parents aussi avaient du mal, mais maintenant, grâce à son travail, ma mère parle très bien français.

Je continue à aller à l'école arménienne deux heures par semaine, à Alfortville. Là-bas, j'approfondis mes connaissances de la langue et de l'histoire arménienne. Je ne voulais pas y aller, parce que les samedis je voulais sortir avec mes copines. Mes parents m'ont obligée et finalement, je ne regrette pas. Ils m'ont aussi proposé de faire toute ma scolarité dans un collège arménien, mais j'ai refusé.

Je fais de la danse arménienne dans cette même école depuis trois ans et je parle arménien avec ma famille. Je retrouve la culture de mon pays, mais ça ne me suffit pas. Si la situation s'arrange, j'aimerais retourner

vivre dans mon pays d'origine auprès des autres membres de ma famille. Mon pays me manque beaucoup.

L'année dernière, ma mère et moi avons reçu la nationalité française, ce qui nous a permis d'enfin retourner en Arménie. Et d'être sûres de pouvoir en repartir ! J'étais vraiment heureuse de retrouver ma famille. Cette année, je vais y aller encore avec ma mère et ma sœur. Le fait d'y retourner pendant les vacances me donne l'espoir de retourner vivre là-bas un jour.

Je retrouve la culture de mon pays mais ça ne me suffit pas.

GAYANÉ, 15 ANS, COLLÉGIENNE

XAVIER

Avec ses origines italiennes, Xavier est souvent pris pour un Musulman. Ce qui fait une différence, surtout pour les contrôles de police.

Il y a deux ans, pendant le ramadan, j'étais en train de jouer au football tranquillement avec mes amis quand des policiers sont passés à vélo. Ils sont venus nous chercher sur le terrain de foot pour un contrôle d'identité. Ils étaient trois. Nous, on était dix.

À cette époque, j'avais les cheveux longs et je crois qu'ils m'ont confondu avec quelqu'un. Ils m'ont mis sur le côté, ils m'ont posé des questions sur mon identité, ils m'ont demandé si j'avais quelque chose d'illicite sur moi et ils m'ont palpé les poches. J'ai répondu à leurs questions. Mais je leur ai aussi demandé: « Pourquoi vous me contrôlez? » L'un m'a répondu: « On t'a vu frapper une fille. » Évidemment c'était faux. Il m'accusait d'un truc que j'avais pas fait ! Je me suis senti rabaissé

Et là, d'un coup, le policier s'est mis à me parler gentiment.

à cause du ton de sa voix. Il parlait fort et il avait l'air sûr de lui. J'ai démenti, mais il m'a répondu: « Arrête de mentir. Tu l'as frappée parce qu'elle avait mis une jupe et comme c'est le ramadan, tu l'as mal pris. » J'ai trouvé ça absurde: « Désolé Monsieur mais vous vous trompez de personne, je ne

suis pas musulman, mais chrétien. »

Et là, d'un coup, le policier s'est mis à me parler gentiment. Un collègue l'a appelé à la radio et lui a confirmé que ce n'était pas moi. Le keuf m'a dit: « Désolé jeune homme, nous nous sommes trompés de personne. »

Ça m'arrive souvent d'être assimilé à un Musulman, parce que je suis un peu typé avec mes origines italiennes, que je suis souvent en survêt et que je traîne dans le 20^e avec des potes qui sont musulmans. On se connaît depuis la primaire ou le collège. Nous avons tous des cultures différentes, mais quand on est ensemble, il n'y a aucune différence. Sauf pour les keufs. Tous les jours, ils passent dans notre quartier et contrôlent chacun de mes potes. Je comprends ce qu'ils vivent, ce n'est pas facile. Pour moi, tout le monde doit être traité pareil. Il faut arrêter de juger les apparences: c'est pas parce que t'es habillé en costume que t'es un mec clean, ni parce que t'es en survêt que tu vends de la drogue !

XAVIER, 17 ANS, LYCÉEN

C'EST PAS
PARCE QUE
T'ES EN
SURVÊT
QUE TU
VENDS DE LA
DROÛUE!

AMSSI

Les premières expériences d'Amssi à Paris l'ont vite dégouté. Sans aide, il s'est retrouvé à la rue. De quoi écorner son image du pays.

Mon rêve, c'était de venir à Paris pour étudier. Je me disais toujours que Paris c'était le Paradis. Mais il n'y a pas de paradis en ce monde. Je suis Ivoirien et je n'ai pas eu la chance d'aller à l'école dans mon pays. Mon père ne voulait pas que j'y aille, j'étais son premier fils et il voulait que je travaille avec lui. Il était cultivateur. En voyant à la télé, les informations, je me disais que la France accueillait les gens, ne triait pas, que tout le monde était mélangé.

Je suis venu sans parent, seul, sans rien. Et le pays m'a refusé. Après un long voyage, c'était difficile. Je suis allé dans plusieurs commissariats. Il y avait beaucoup de monde. Au troisième commissariat, c'est là qu'on s'est occupé de moi. On m'a emmené dans un centre pour mineurs. Le lendemain, le centre m'a envoyé à La Croix-Rouge, avec toutes mes affaires. Ils m'ont mis dehors quoi ! Et la Croix-Rouge m'a dit d'aller voir le juge pour enfants. À la justice, ils ont pris mon dossier. Le juge m'a convoqué. J'ai demandé un coin pour dormir mais il n'y avait pas. Je n'avais pas d'extrait de naissance pour montrer que je suis mineur. Alors j'ai dormi dans la rue, au bord de la Seine et dans le mé-

tro. J'étais SDF pendant une semaine : il faisait froid, j'avais juste mon petit sac, pas de tente, juste une petite couverture. Ceux qui étaient là-bas m'aidaient. Il fallait être solidaires. Le pire, c'était le matin, juste quand le jour se lève. J'allais dans le métro pour me réchauffer. Comme je sautais les barrières du métro, je suis devenu un suspect. J'avais pas le choix, je ne voulais pas violer la loi de ce Paradis, mais c'est lui qui m'y a poussé.

Je ne supportais pas du tout ça. Je suis retourné au centre où la police m'avait emmené. Une femme m'a fait dormir en cachette. Elle a appelé une femme d'une association qui m'a mis dans un hôtel pendant une semaine. Puis chez la mère d'une amie. Elle m'a mis à l'école. Elle me dit que je dois passer un diplôme. Je voudrais apprendre à lire, à écrire, m'adapter à la culture. Un grand pays comme la France ne devrait pas laisser des enfants dans la rue. Ça a sali l'image de la France chez moi. Je ne le dis pas à ma mère. Je veux pas l'inquiéter. Mes amis, je leur dis ce que j'ai vécu. Ils m'écoutent et ne viennent pas. Moi, je ne regrette pas d'être là. On m'a appris à être patient.

AMSSI, 17 ANS, EN FORMATION PRO

**Ça a sali
l'image de
la France
chez moi.**

UN GRAND PAYS
COMME LA FRANCE
NE DEVRAIT PAS
LAISSER DES
ENFANTS DANS
LA RUE.

TENDRESSE

Tendresse n'a jamais mis les pieds au Congo, mais avec ce pays où elle a encore de la famille, elle entretient un lien quasi charnel.

Même si je suis née en France, à Paris, je préfère de loin la culture congolaise. Je suis congolaise à, disons, 80 % ! Je préfère de loin la culture et la musique congolaise. Je me sens française à l'école, dans la rue, mais chez moi, c'est autre chose.

Je ne suis jamais allée au Congo, mais je n'oublierai jamais mes origines, c'est ce qui constitue mon identité. Et j'en suis fière. J'adore ma culture, je la trouve magnifique, j'adore la Rumba congolaise et mes parents m'ont appris la cuisine de là-bas.

Mon père m'a toujours raconté l'histoire du Congo, que mon grand-père lui avait racontée. Il m'a raconté de la colonisation des Belges jusqu'à la décolonisation. Alors que la culture et la langue française m'ennuient un peu, il n'y pas assez de « piment » : la musique française est trop calme, ce n'est pas trop mon délire.

Et le lingala, c'est une langue très facile à apprendre et à parler ! C'est une langue qu'on utilise pour la Rumba, ça en fait une musique plus romantique et douce. C'est une langue artistique, incroyable et joviale. Cette langue m'est également indispensable pour bien communiquer avec ma mère, qui a des problèmes pour parler français. Elle a toujours parlé le lingala et le portugais, qu'elle partage à distance avec mes tantes (l'une vit au Brésil, l'autre en Angola).

Pour moi, il y a une frontière entre ce qui est écrit sur ma carte d'identité et ce que je suis. Je ne me sentirai jamais complètement française, je ne le suis que par ma nationalité.

TENDRESSE, 14 ANS, COLLÉGIENNE

ALICE

Alice veut se convertir à l'islam. Mais sa grand-mère et sa mère s'y opposent.

Je n'ai pas de religion de naissance. Ma mère n'est pas croyante. Mais il y a quelques mois, j'ai pensé à me convertir à l'islam. Plutôt que « convertir », j'utilise le mot « devenir ». En fait, c'est simplement que l'islam m'attire, sans trop savoir pourquoi. Je me suis renseignée sur cette religion et je me suis mise à réellement l'aimer et surtout, à croire. Quand je dis croire, je ne veux pas vraiment dire croire en Dieu, je pense que j'y ai toujours cru. Même si je ne lui donnais aucun nom.

À ce moment-là, ma grand-mère est venue chez nous pour quelques semaines, et j'ai décidé de lui annoncer. La première chose qu'elle m'a dite c'est que je la choquais. Je voyais qu'elle ne digérait pas bien la nouvelle, comme si j'avais fait quelque chose de mal. Elle m'a dit que c'était n'importe quoi. Je lui ai demandé de ne rien dire à ma mère, car je voulais lui en parler le soir même.

C'était une décision difficile car je savais qu'elle n'allait pas bien réagir. Évidemment, elle a été choquée elle aussi. Je savais qu'elle avait souffert durant son enfance car son père, musulman, ne lui avait peut-être pas « appris » l'islam de la bonne manière. Je ne pouvais donc pas m'attendre à ce qu'elle soit heureuse de cette nouvelle. Depuis ce jour,

j'ai essayé d'en reparler mais vu leurs réactions, je préfère ne plus rien dire. Je ne pense pas qu'elle soit réellement inquiète, parce qu'elle me connaît et elle sait que je fais attention à ce que je regarde, et ce que je lis.

J'emprunte parfois des livres sur l'islam à la bibliothèque, mais je suis obligée de me cacher pour les lire. Je ne peux pas dire réellement ce que je pense sur certaines choses, et à ce niveau-là, je ne me sens pas libre.

J'aimerais qu'elle accepte mon choix. Ma mère m'a dit que je lui gâchais la vie... Maintenant, ça ne me fait plus de peine, je me dis que quand je ne vivrai plus chez elle, je pourrai enfin être moi-même.

**J'aimerais
qu'elle accepte
mes choix.**

ALICE, 14 ANS, COLLÉGIENNE

GRIMALKIN

Grimalkin habite sous le même toit que sa mère, mais lui parler, c'est impossible.

Quand j'étais petite, je voyais ma mère comme une déesse vivante. Je pensais qu'elle était la meilleure des mères. Tout ce qu'elle faisait était bien. Mais le problème, c'est que je n'ai jamais réussi à lui parler. Je n'arrive pas à lui faire part de mes secrets. Rien ne veut sortir. Avec elle, je me sens juste très mal à l'aise.

En école primaire, quand je pleurais parce que j'avais mal quelque part, elle criait et me disait: «Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que ta mère est morte?» Ma mère n'aime pas voir mes faiblesses. Petite, il m'arrivait de faire des cauchemars et de me réveiller avec comme un poids sur moi et l'envie de pleurer. Mais je n'osais pas la réveiller. Ma grande sœur, je ne pouvais pas non plus aller la voir. Si elle avait vu que ça n'allait pas, elle aurait rigolé. Quand on se parle, on se parle comme des amies, mais pas vraiment proches.

Ça m'est arrivé encore récemment de faire des cauchemars. Le matin, mes parents ne sont de toute façon pas là. Ils sont avec ma petite sœur de 2 ans ou alors ils sont sortis. Ils font souvent ça: sortir. Ma mère et mon beau-père ne travaillent pas. Alors, quand je suis triste, j'écris des histoires imaginaires. Ça ne me fait pas aller mieux, mais j'adore écrire. Ma mère ne lit pas ces histoires. De toute

façon, elle ne comprendrait pas. Elle ne parle pas français. Mes parents sont Tibétains. Je ne sais pas très bien parler leur langue, mais je comprends presque tout. Avec mon beau-père, ça ne se passe pas vraiment bien. On se parle maximum une fois par semaine. À la maison, on a deux tables. Manger avec mes parents me met mal à l'aise. En plus, ma petite sœur n'est pas propre et elle fait du bruit.

Manger avec mes parents me met mal à l'aise.

Moi, j'aime le silence. Alors je mange sur l'autre table, avec ma grande sœur. Et on ne se parle pas. Je n'ai pas l'impression d'avoir une relation mère-enfant comme on peut voir dans les films, ou dans la rue. Moi, j'ai «une mère». Et c'est tout. Quand j'étais petite, je voulais lui faire des câlins. Mais comme elle me repoussait, j'ai arrêté. Aujourd'hui, je n'aime pas du tout les contacts physiques. Mon rêve? Ce serait d'aller un jour avec ma mère au parc. Ce serait amusant. Mais ça n'arrivera pas. Il y a comme une barrière entre nous. Et ce silence.

GRIMALKIN, 15 ANS, COLLÉGIENNE

MA MÈRE
NE LIT PAS CES
HISTOIRES. ELLE
NE COMPRENDRAIT
PAS. ELLE NE
PARLE PAS
FRANÇAIS.

MAËLYS

La timidité, comme une frontière qui isole des autres, Maëlys connaît bien. Elle n'arrive pas à s'en libérer, sauf sur le papier.

Une petite voix dans ma tête, qui me critique, me corrige et questionne mes décisions. Cette petite voix, que j'imagine étrangère, me protège du nouveau, ferme les portes d'un monde que je rêve de connaître. Ses remarques me dissuadent de m'exprimer lorsque je suis sur le point de faire un pas en avant. Un exemple tout bête : en cours, une question est posée, je crois connaître la réponse et pourtant je ne tente pas ma chance. J'abandonne l'idée de m'exprimer. Cette voix me raconte alors les pires situations que j'aurais pu vivre si j'avais pris la parole. Ou quand on m'invite à jouer pendant la récré, tout le monde a l'air de s'amuser, mais moi, je n'ose pas y aller.

Il faudrait me libérer de ces chaînes invisibles.

C'est surtout à l'école. À la maison, ça va. Cette souffrance m'est impossible à défier. Parfois elle me paralyse, me laisse muette. Elle m'isole dans la bizarrerie.

Il me faudrait me libérer de ces chaînes invisibles, de ce manque de confiance. Cette voix ce n'est que moi et du doute. Du doute par rapport à ma capacité de réussite, à mon futur, et à ma force, celle qui, peut-être, ne résisterait pas aux critiques. Mais c'est aussi de la peur. Pas du jugement

ou de mon image, non, d'autre chose. Je suis une étrangère pour moi-même.

Peut-être que je n'aime juste pas être remarquée, être reconnue, et que c'est pour cela que je m'éloigne de toute complication sociale. Peut-être aussi, ai-je peur d'échouer, de ne pas atteindre le niveau requis, et de m'élever à une hauteur infranchissable.

Je ne connais pas la cause, je ne peux donc pas trouver une solution. J'essaye de contourner ce fossé, de passer outre cette voix. L'écriture me libère de ces chaînes, elle libère ma parole, elle est mon seul moyen de défense ; tandis que l'oral, lui, m'enfoncé. Il m'est bien plus facile de m'exprimer sur une feuille qui, si je le souhaite, restera secrète, sans public, sans critique. J'écris pour moi, dès qu'il y a un sujet sur lequel j'ai besoin de réfléchir, sans crainte d'être jugée. Contre cette timidité, contre cette voix, je prends mon stylo comme une arme, pour lutter. Il n'y pas de limites, pas de frontières sur une feuille de papier. Il n'y a qu'un vaste espace qui n'attend que d'être rempli.

MAËLYS, 13 ANS, COLLÉGIENNE

AMINA

Quand ses nièces lui parlent de leur banlieue, Amina se prend à rêver. Pour elle, la solidarité à l'oeuvre là-bas, c'est mieux qu'à Paris !

Tous les week-ends, avec ma famille, on va voir mes nièces chez leur grand-mère, dans le 93. Là-bas, il y a des petits qui jouent au foot dehors, parfois quelques jeunes qui fument. Mes nièces me disent que j'ai de la chance d'habiter à Paris, sans doute parce qu'il y a beaucoup de monuments à visiter.

Pourtant, depuis chez moi, je n'ai pas la vue sur la tour Eiffel hein ! Je reste dans mon quartier qui n'est pas vraiment riche. C'est calme, même si beaucoup de jeunes font des tours en motos. Elles, elles habitent dans des cités à Créteil où tous les voisins s'entraident. Alors que moi, à part un bonjour, je ne leur adresse jamais la parole. Chez elles, il y a beaucoup d'épiceries alors que chez moi, il y a plus des grands magasins et des centres commerciaux.

Mes nièces ont un quotidien plus chargé que moi. Elles jouent avec leurs amies, partagent des repas avec leurs voisins. Moi, je passe mon temps libre à cuisiner à la maison. Souvent, je fais des pâtisseries avec ma petite sœur. Elles ont aussi plus de liberté. Je vais parfois au cinéma, mais je reste souvent chez moi. Quand je sors, je dois rentrer vers 18h, 18h30. Elles, elles doivent juste rentrer avant que la nuit tombe.

Je ne leur ai jamais dit, mais je trouve, au fond, qu'habiter en banlieue est plus pratique pour se faire des amis, pour avoir une vie sociale. Si je leur disais, je ne sais pas si elles seraient d'accord avec moi.

AMINA, 14 ANS, COLLÉGIENNE

AMINATA

Sur Twitter, Aminata peut exprimer ce qu'elle pense. Alors à quoi bon franchir les frontières du réel ?

À la base, j'avais installé Twitter pour les actualités autour du foot français, mais je m'y suis finalement fait des amis. Nous parlons beaucoup du PSG, mais aussi des clubs étrangers. J'ai intégré un groupe de huit et on s'est liés d'amitié.

Au départ, c'était pour mieux connaître la NBA. Mais au final on parle plus de foot ! On se parle tous les jours. On parle de ce qui se passe sur les réseaux. On parle aussi de religion, car le créateur du groupe est de confession musulmane, mais moins souvent que le reste car nous ne sommes pas tous croyants. Oui, il y a parfois des désaccords car ceux qui sont athées ne comprennent pas forcément le pourquoi du comment... et parfois nous arrêtons le sujet car ça devient n'importe quoi.

Lors des clásicos et des olympicos, Twitter devient une vraie arène ! Entre le manque d'objectivité des marseillais et des lyonnais qui se plaignent H24 de l'arbitrage et de certains parisiens arrogants qui les insultent, on ne s'entend plus. Personnellement ça me fait rire, on dirait des gamins alors qu'ils ont presque tous plus de 17 ans. Il y en a un qui a 24 ans ! Il y a même des pères de famille dans le lot, c'est incroyable. On en parle souvent

dans le groupe, mais surtout pour se moquer des habitants de Bouche-du-Rhône.

Sur les réseaux, j'arrive mieux à me défendre que dans la vraie vie. Derrière un écran on se sent pousser des ailes et je pense que c'est l'un des problèmes des réseaux sociaux. J'ai souvent vu des screens [captures] de personnes qui se disputaient par messages, et quand l'une des deux donne un rendez-vous pour qu'ils se parlent en face, l'autre personne bloque ou ne répond plus.

La différence avec la réalité, c'est que sur les réseaux je suis beaucoup plus bavarde. En vrai, je n'ose pas trop prendre la parole, je suis plus silencieuse. J'arrive mieux à aller vers les gens sur Twitter que dans ma propre classe. Je laisse plus ma personnalité s'exprimer.

Ces gens, je ne les ai pas encore rencontrés. Certaines personnes organisent des sorties ou des points de rendez-vous pour discuter... Mais dans le groupe nous n'avons pas prévu de nous voir, ou du moins pas encore. Je ne pense pas que ça se fera un jour.

AMINATA, 14 ANS, COLLÉGIENNE

SUR LES
RÉSEAUX SOCIAUX
J'ARRIVE MIEUX
À ME DÉFENDRE
QUE DANS LA
VRAIE VIE.

MIGUEL

Miguel porte fièrement ses vêtements moulants et son maquillage. Mais en public par crainte des réactions homophobes il fait profil bas.

Imagine avec moi : 2012, un collège privé catholique en banlieue et un gamin de 12 ans qui pousse les portes du collège avec un foulard beige à pois rouges autour du cou. Les regards se tordent vers lui. Pour une fois, il est heureux qu'autant d'attention lui soit portée. Il sourit. Ce gamin naïf, c'est moi. La veille de ce désastre, j'ai fait un « coming out » avec ma mère. Comme si elle avait déjà tout prévu, elle est arrivée avec un sac Monoprix ; à l'intérieur, l'uniforme du gay édition 2012 et ce foulard beige à pois rouges qui allait me coller à la peau et me rendre heureux de manière ambiguë. Un accessoire qui a fait de moi la cible à achever des mecs pseudo-virils de cinquième et le phénomène de foire des profs et de la plupart des meufs.

Je me demande si mon homosexualité respire trop de mon look.

À l'époque, j'étais comme un extincteur : le truc tapi au fond du couloir que personne ne regarde. Mais une fois le foulard noué autour du cou, j'étais comme la robe de Rihanna au MET Gala de 2015 en forme d'omelette gé(n)ante : ça pique un peu les yeux, mais tu n'arrives pas à les détourner.

Je suis gay. Il n'y a rien de mal à propos de ça, au contraire #livingmybestlife. J'adore la mode, j'adore m'habiller, j'adore défilier dans la rue. Mais je me pose des limites. Étant originaire du 93 (Montreuil, plus précisément), faire la diva dans les rues peut très vite conduire à être humilié, insulté, battu, voire tué. Ma liberté d'expression en prend un sacré coup. Je ne me sens pas moi-même quand je porte l'uniforme de l'homme socialement acceptable (tee-shirt, jean, baskets). Le vêtement devient une frontière entre moi et moi-même et chaque matin, en me regardant dans le miroir, je me demande si mon homosexualité respire trop de mon look. Je suis jaloux des gens qui ont le courage de sortir avec leur personnalité inscrite dans leur style. Un de mes amis sort avec des vêtements « féminins », des talons et du maquillage. Moi, quand je mets un crop top lors d'un événement dans Paris, je prévois une chemise large à mettre par-dessus pour le chemin du retour. D'où l'ambiguïté que peut avoir un vêtement pour moi : il peut tout aussi bien me protéger ou me mettre en danger.

Une fois, je suis rentré tard avec une amie, je portais du rouge à lèvres et de l'eye-liner. Des mecs posés en bas d'un immeuble m'ont lancé des « Eh le pédé ! » à répétition, un

peu comme les mouettes du film Nemo qui veulent à tout prix manger le petit poisson en criant « À moi ! À moi ! », je n'ai jamais été aussi anxieux et effrayé qu'à ce moment-là. J'avais peur qu'ils s'approchent de moi, qu'ils me frappent et que je ne survive pas. Cette peur me hante même quand je porte des vêtements pour homme, socialement acceptables.

J'ai toujours l'impression d'avoir des regards posés sur moi à cause de ma tête ou de la façon dont je marche ou suis habillé. Je sais les risques que j'encours quand mon look ne hurle pas « homme hétérosexuel blanc » et je ne peux pas en faire abstraction. Je ne performe pas mon homosexualité car j'ai peur des représailles. Parce que je ne vis pas dans un monde fait de paillettes et de strass (comme dans mes rêves) où les gens ne prendraient pas le temps de me faire du mal.

Je suis partagé. D'un côté, je n'ai pas envie de brandir une pancarte qui dirait « Je suis gay et vous devez le savoir » ; de l'autre, j'aimerais être dans la rue comme je suis dans ma tête et recevoir des regards d'admiration de la part de ceux qui, jadis, m'auraient jeté des pierres. Un yin-yang pas facile à équilibrer quand mon environnement est plus propice

à l'un qu'à l'autre. C'est qui je suis. D'un côté, un mec qui se fond dans la masse de la ligne 9 en rentrant chez lui, de l'autre, une diva qui détrône Mariah Carey grâce à des playbacks endiablés dans une robe aveuglante de beauté.

MIGUEL, 18 ANS, ÉTUDIANT

CÉLIA

Entre son quartier et le quartier voisin, la frontière à traverser pour Célia passait par les insultes ou les coups. Ce qui l'oligeait à des détours.

Je vis à Porte d'Asnières (PDA) depuis que j'ai 8 ans. Un quartier dans le 17^e arrondissement de Paris, à huit minutes à pied des Champs-Élysées. Un quartier où il y a un peu de tout : des résidences privées et des HLM.

Je pensais que ça nous concernait pas, nous les filles.

Quand j'étais petite, je descendais faire du vélo au parc des Hauts de Malessherbes. Je me souviens que c'était la

bonne ambiance. Tout le monde était copain. À ce moment-là, je n'avais pas encore réalisé qu'il y avait des embrouilles. En fait, PDA est en guerre contre PSO, Porte de Saint-Ouen, qui est pas loin, dans le 17^e aussi. Les grands en parlaient à la cité. Il y avait des vidéos qui circulaient sur Facebook. Des gars du quartier adverse se faisaient courser par les gars de notre quartier.

Au collège, j'ai compris que c'était sérieux. J'allais à Boris Vian, un collège de mon quartier. Évidemment, je ne pouvais aller nulle part ailleurs ! Un jour, des gars de PSO sont venus à la sortie pour taper les gars de mon quartier. Je les ai vus arriver à dix ou quinze. Ils cherchaient à se venger parce que des mecs de mon quartier avaient frappé d'autres

de leur quartier quelques jours plus tôt. Moi, je m'en foutais parce que c'était des embrouilles entre mecs. Je pensais que ça ne nous concernait pas, nous les filles. Jusqu'à il y a trois ans, quand des gars de PSO ont planté une pote à moi parce qu'elle était passée dans leur quartier. Un gars lui a parlé et comme elle lui a mal répondu, le mec l'a plantée avec un couteau dans le ventre. Elle a fini à l'hôpital, ils ont dû la recoudre.

À ce moment-là, j'ai compris qu'ils ne faisaient pas de différence entre les meufs et les mecs. Avant, si ma mère m'envoyait acheter un truc à PSO, j'y allais sans hésiter. Après ça, j'évitais d'y mettre les pieds.

Il y a un an, je suis passée par leur quartier pour ne pas avoir à faire de détour. C'était la nuit, trois gars se sont approchés de moi. Ils savaient que j'habitais à PDA. Ils ne m'ont pas frappée, mais ils m'ont insultée. Je les ai insultés et je suis partie. J'avais la haine parce que comme c'était des garçons, je ne pouvais pas me battre contre eux.

Je trouve que ces embrouilles sont bêtes. Ça ne sert à rien de se battre pour des histoires de territoire. Un mec de PSO a même fini dans le coma. Mais bon, ça dure depuis dix ans, on

ne sait même plus entre nous de quoi c'est parti. Grâce à des associations de mères des deux quartiers, les embrouilles sont en train de se calmer. On n'est pas non plus amis, mais c'est un peu la trêve. Du coup, maintenant, j'ai plus besoin de faire de détours pour rentrer chez moi.

CÉLIA, 17 ANS, LYCÉENNE

RAYANE

**Rayane est au lycée à Paris et vit à région parisienne.
Son activité préférée : défendre son quartier, coûte que coûte.**

J'habite et j'ai grandi à Garges-lès-Gonesse, dans le 95. Vers 10 ans, j'ai compris que je ne pouvais pas aller dans d'autres quartiers. En allant dans plusieurs quartiers avec mes potes, on s'est fait recaler. Un jour, on était à Auchan, il y avait vingt mecs qui nous attendaient à la sortie. Ils nous ont menacés alors on est partis. Plus tard, on est retournés à plusieurs dans leur quartier. On était une cinquantaine de garçons entre 16 et 18 ans. Eux, une trentaine sur un terrain vague, les mêmes que la dernière fois. Ils ont voulu parler mais pas nous. J'étais chaud pour la vendetta.

Moi, j'avais une batte de baseball. D'autres avaient des matraques, des couteaux et même des armes à feu comme un 6mm. Ils savaient pas qu'on allait venir, ils ont été surpris de voir autant de personnes. J'ai surtout frappé le mec qui m'avait menacé. Ça a duré une heure et à la fin, ils ont couru. Enfin, ceux qui pouvaient, parce qu'il y en a plein qui ne pouvaient pas. La police est arrivée après. On sait qu'on est dans un quartier différent car on nous regarde mal, ils font les fiers. Mais j'évite pas les autres quartiers, donc j'ai des ennemis. Comme on dit: un homme sans ennemi est un homme sans valeur. Les frontières à protéger sont limitées par des

endroits : la gare, le pont... Il y a des gens qui sont payés pour tourner et surveiller les ennemis. Je l'ai déjà fait un mois, mais c'est soulant. On gagne 120 euros pour taffer de 12h à 23h. S'il y a un ennemi, je lui demande ce qu'il fout ici. S'il fait le malin je lui dis : « Vide tes poches ! » S'il reste, je lui mets un steak et il part. Si on protège, les gens viendront plus nous faire chier. Ça défoule, c'est comme faire du sport. Et ça me donne confiance en moi. Je vois qui je suis réellement.

Mes parents ne savent pas et il ne faut pas qu'ils sachent. Mon grand frère, qui a huit ans de plus que moi, il est passé par là lui aussi, mais il me parle pas de ça. Quand il me voit faire, il me dit d'arrêter. Avant, à son époque, c'était encore pire : y avait beaucoup de morts. Maintenant, ça s'est calmé. Dans cinq ou dix ans, je ne me vois pas faire encore des bagarres. Les petits reprendront le flambeau. Quand t'es plus grand, les histoires vont plus loin. Là, c'est juste enfantin. C'est comme ça qu'on a grandi : c'est ce qu'on a toujours vu autour de nous.

RAYANE, 14 ANS, LYCÉEN

LES FRONTIÈRES
DU QUARTIER À
PROTÉGER SONT
LIMITÉES PAR
DES ENDROITS :
LA GARE, LE PONT...

Nils

Être Gitane, Nils en est fier. Mais l'affirmer au collège lui a plutôt causé des problèmes...

J'ai vécu en caravane avec mes parents de mes 5 à 10 ans. "Ferrailleur", "voleur", "consanguin", ces insultes ont bercé mon enfance. On avait posé notre caravane sur un petit terrain vague dans le nord de la France. Le reste de la famille était resté en Espagne, vers Grenade. On était isolés, au milieu des champs, on n'avait pas de voisins. Dans notre caravane, il y avait mes parents et mon petit frère d'un an. Je dormais dans un grand lit avec lui. On avait de l'électricité parce que mon père avait réussi à s'arranger avec le maire en se branchant sur des lignes qui passaient dans la rue. On avait du chauffage et de l'eau aussi pour prendre des douches. L'hiver, il faisait un peu froid, mais on avait plein de couvertures et un gros chauffage à gaz à côté de l'entrée.

J'étais le seul Gitane face à une dizaine de Roms.

Mes parents avaient une voiture. Ils avaient l'habitude de me déposer tous les matins à l'arrêt de bus dans le village à côté, à Regnière-Écluse, dans la Somme. Certains de mes copains savaient que je vivais dans une caravane. Les autres s'en doutaient parce qu'ils habitaient dans le village et ils savaient que moi, j'habitais dans les champs.

Quand j'avais 10 ans, la caravane a commencé à être trop abîmée : elle n'était plus imperméable et il y avait de l'eau qui coulait du plafond. Alors on a déménagé dans un appart', dans une cité. Ce nouvel appart' était grand, chauffé. J'avais un lit pour moi tout seul.

Mes parents m'ont inscrit à l'école Paul Bert, à Stains. Le premier jour, alors que le prof demandait leur nationalité à tous les élèves, j'ai fait la plus grande erreur de ma vie, j'ai dit : « Je suis Espagnol Gitane. » J'étais le seul Gitane dans une classe où il y avait un groupe d'une dizaine de Roms.

Tout le monde sait que les Gitans et les Roms ne s'aiment pas du tout. À la première récré, ils me sont tous tombés dessus. Ils m'ont fait comprendre que je n'étais pas le bienvenu dans cette école. J'ai donc essayé de me défendre mais, une fois à terre, ils m'ont roué de coups de pied. J'en suis sorti avec un coquard, la tête ouverte et un doigt cassé. Ça a continué comme ça pendant deux ans. C'était la guerre. Des insultes et des bagarres. À l'âge de 12 ans, je suis entré en sixième dans un collège privé catholique. L'intelligence des élèves n'y était pas meilleure ! Parce que j'étais différent d'eux, le problème a continué. Je n'arrêtais pas de me battre car

les insultes devenaient trop répétitives et j'essayais de cacher ma tristesse par la violence. Ça a duré jusqu'à ce qu'en fin de quatrième, je me fasse virer à cause de bagarres trop fréquentes.

Pour l'année de troisième, je me suis retrouvé dans un nouveau collège privé à Paris. Là, les insultes se sont arrêtées. Je n'ai plus besoin de me défendre d'être gitan et fier de l'être.

NILS, 17 ANS, LYCÉEN

ANNA

En débutant ses cours de japonais dans le très chic Quartier Latin, Anna a découvert le contraste avec son arrondissement populaire.

Dans mon quartier du 19^e, il n'y a pas les tours, ni les immeubles haussmanniens qu'on s'attend à trouver à Paris. Ici, ils datent du 20^e siècle, ni trop vieux, ni trop moderne. La plupart ne dépassent pas les dix étages. Les rues sont bordées de petits commerces. Il n'y a pas grand-chose à faire, mais il fait bon vivre. Je vois les mêmes visages chaque jour, ça me donne le sentiment d'appartenir à cet endroit, d'avoir ma place.

Quartier Latin, ils s'habillent mieux, ils parlent mieux.

Comme je suis très intéressée par la culture japonaise, chaque samedi, je me rends dans le Quartier Latin, pour prendre des cours de japonais. J'aurais aimé que mon école de japonais soit plus proche de chez moi, mais il n'y en avait pas. Je me rappelle que le jour de mon premier cours, en sortant du métro, j'ai été frappée par ce quartier. Je n'y étais jamais allée.

C'était bien le même Paris ? La première chose qui m'a marquée, c'est la propreté. Marcher sans rencontrer une crotte de chien et aussi, en hiver, marcher sur des trottoirs déneigés et sans verglas. C'est différent de mon quartier où l'allée qui va à mon collègue

est une patinoire et où les profs et les élèves se tiennent au mur pour avancer. Et puis l'architecture, les habits, les gens, tout est différent. Les jeunes sont souvent des jeunes étudiants blancs ou des touristes. Il y a peu de mixité. Ça donne l'impression d'un quartier sélectif, avec des critères très fermés.

Très peu de personnes portent des survêtements. Les habits chers et les hôtels particuliers représentent la richesse de ce quartier, surtout les vêtements quand je les compare aux miens qui ne sont pas de marques et vieux de plusieurs années. Nous, on s'habille avec ce qu'on a.

Au début, tout cela me faisait me sentir mal. Le 5^e, je pensais qu'ils étaient mieux que nous. Ils s'habillent mieux, ils parlent mieux et d'autres choses avec « mieux »... Mais à force d'y aller, j'ai remarqué que les gens étaient moins différents que ce que je pensais. On vit sous le même ciel et à la même époque ! Plus tard, j'aimerais vivre dans un endroit dynamique mais qui reste aussi ouvert, mixte et moderne que mon quartier. J'en trouverai bien un dans Paris.

ANNA, 15 ANS, COLLÉGIENNE

J'AI ÉTÉ
FRAPPÉE PAR
CE QUARTIER.
JE N'Y ÉTAIS
JAMAIS ALLÉE
C'ÉTAIT BIEN
LE MÊME PARIS ?

ARCHIBALDE

Dans l'appartement dans lequel Archibalde vit avec ses frères et sa soeur, l'intimité, ce n'est pas franchement ça.

Chez moi, c'est un peu « open-bar », y a toujours du monde, pas besoin de clé ! J'ai une petite soeur de 10 ans et un petit frère de 12 ans. Ils sont un peu envahissants, surtout que je partage ma chambre avec eux ! Mon grand frère de 18 ans n'a pas voulu de moi dans sa chambre. Il ne veut pas partager. J'imagine qu'il fait ça pour sa propre intimité. Donc je suis seul que quand mon grand frère dort chez quelqu'un.

Ça va, il n'y a pas vraiment de tension entre nous. Mais ça m'empêche surtout d'inviter des amis à dormir ou à venir jouer chez moi. Je ne peux pas téléphoner sans être dérangé. Je ne peux pas jouer tranquille sans être dérangé. Je ne peux pas inviter des amis sans être dérangé. Je n'attends qu'une chose : que mon grand frère parte de la maison pour prendre sa chambre !

ARCHIBALDE, 14 ANS, COLLÉGIEN

MAËLLE

Sexe, menstruations... Pour Maëlle, il est impossible de parler de ces sujets délicats avec ses parents. Alors qu'elle aimerait en savoir plus.

Un jour, nous étions en voiture près de la gare de Lyon à Paris. Je devais avoir 7 ans. Ma sœur et moi, nous avons vu un sex-shop au loin. Nous étions petites et, évidemment, nous ne savions pas ce que c'était. On a demandé à nos parents... Ils se sont contentés de nous regarder, ils étaient gênés, et de rire. Ils ont dit que nous étions trop petites pour comprendre.

Chez moi, on ne parle pas de certains sujets. Ils sont tabous. Souvent, je dois me débrouiller seule pour avoir la réponse à mes questions. Et si j'ai vraiment un problème, c'est avec beaucoup de gêne que je demande à ma mère. Les sujets les plus gênants sont liés au sexe. À mon avis, s'ils sont gênés, c'est à cause de leur éducation. Dans leur enfance, ils n'ont pas dû aborder souvent ces sujets et, aujourd'hui, ils ne savent donc pas comment nous en parler, à moi et ma sœur.

Lorsque j'ai eu mes règles, par exemple, je me suis posé beaucoup de questions. J'avais 13 ans. On ne m'en avait pas parlé avant et j'ai stressé. Je ne savais pas comment réagir et le dire à ma mère, cela a été très compliqué. J'étais gênée alors qu'on ne devrait pas l'être. Après tout, ça arrive à chaque femme !

**Mes règles,
un moment
stressant.**

Je trouve ça injuste, car c'est un sujet important qui devrait être abordé davantage et, surtout, sans gêne. Cela nous éviterait des incidents et du stress liés à la nouveauté. J'aurais aimé que mes parents m'en parlent plus, car je me pose beaucoup de questions et, malheureusement, il me manque les réponses.

MAËLLE, 15 ANS, COLLÉGIENNE

MOUJDI

Lors son périple depuis la Guinée, Moujdi a payé à chaque passage de frontières. Parti sans argent, il a dû travailler, mendier et être aidé.

Ce qui m'a fait quitter la Guinée, c'est qu'après que ma mère et mon père sont décédés, je suis parti vivre avec ma belle-mère. Mais j'étais son esclave de maison. Je faisais tout: je lavais les habits de ses enfants, je nettoyais la maison, je faisais la vaisselle. Tous ses enfants allaient à l'école. Moi, j'avais abandonné mes études parce que je ne pouvais pas les payer et elle ne me donnait rien. Alors, j'ai demandé au voisin de m'aider: « Si je ne quitte pas la maison, on va me tuer. » Il a dit ok et un jour, il m'a dit: « Il faut te préparer, on va en route. » J'ai dit: « D'accord, je viens. » J'avais 12 ans. Je suis parti sans rien, deux pantalons et deux tee-shirts dans mon sac, mais pas d'argent.

Au Maroc on demandait de l'argent pour manger.

Je suis arrivé à la gare routière au Mali. Mon voisin m'a donné 2 500 francs CFA [moins de 4 euros] pour manger. Je n'avais pas d'argent parce que je connaissais personne. Avec ça, j'ai mangé pendant deux jours. Après deux jours à la gare, j'ai vu un monsieur, Amadou, je l'ai salué et je lui ai expliqué mon histoire. Il m'a amené chez lui, avec sa famille. Il était maçon. Je suis resté cinq ou six mois, il me traitait comme ses propres enfants. Il me

payait 1 200 francs CFA par jour pour travailler avec lui, et comme je n'avais pas besoin de payer à manger, je les gardais. J'ai économisé 150 000 francs CFA [environ 230 euros] en six mois avant de partir à Gao.

Quand on a essayé de passer à Gao, avec cinq amis du Mali, les rebelles nous ont attrapés. Ils nous ont demandé 50 000 francs CFA, sinon, ils nous tuaient. Je leur ai donné et on m'a donné une carte rouge pour que les rebelles d'Azawad [au nord du Mali] ne nous fassent pas du mal.

À Azawad, on a présenté la carte rouge. On nous a mis dans un coin. Au Mali, j'avais acheté un peu de biscuits et de l'eau. On nous a mis dans un camion pour partir en Algérie. Arrivé en Algérie, je suis allé directement au Maroc. Je suis resté deux mois, mais je n'avais plus d'argent. On était dans la forêt à Nador, donc on allait en ville faire « le salam », ça veut dire aller demander de l'argent aux gens pour manger. Parfois des gens nous donnaient 2 ou 5 dirhams. Avec ça, on pouvait acheter des sardines, du pain. Si on partait pour la journée, parfois on récupérait 20 dirhams [1,80 euro]. À Nador, j'ai rencontré des gens qui allaient à la mer pour partir en Espagne. Ils étaient en train de courir, alors

j'ai couru pour partir avec eux. Ils étaient en train de monter sur le zodiac, alors moi aussi, je suis monté. On a été malins, on n'a pas payé pour le passage. Mais on a attendu d'arriver en Espagne pour être contents, car sur l'eau, c'était difficile.

En Espagne, on était dans un camp. Le jour où on est arrivés, on nous a donné deux pantalons et deux pulls, parce qu'il faisait froid. On avait à manger, mais pas beaucoup. On avait faim quand même. Au bout d'un mois, je suis parti en France. À la frontière, on s'est séparés avec mes amis, parce qu'on n'avait pas les documents pour passer. Moi, j'ai sauté dans le train, sans billet ! J'ai appris à passer en douce pendant mon trajet. Je suis entré dans les toilettes et j'ai fermé à clé.

En France, à la gare, je ne connaissais personne. J'ai vu un monsieur et je lui ai dit : « Je suis venu ici, je connais personne, est-ce que tu peux m'aider ? » Il m'a amené à la mairie et la mairie m'a mené à la Croix-Rouge. Merci.

MOUDJI, 15 ANS, EN FORMATION

MARIATA

En vacances en Guinée, Mariata a été emmenée en brousse par sa tante. A 10 ans, elle ne pouvait pas se douter que c'était pour y être excisée.

J'avais 10 ans. Je partais pour les vacances chez mes grands-parents dans mon village, en Guinée. J'étais excitée d'aller chez mes cousins et cousines. Tout la famille était contente de me voir. Au village, on se levait le matin pour aller chercher l'eau dans la rivière. Sur la route, je voyais les animaux, le paysage était très beau. Je croisais certaines personnes partant aux champs pour cultiver le riz.

Ils disaient : On était quatre filles du village. Ma tante avait décidé de nous faire exciser par une vieille dame. Elle habitait en brousse. À notre arrivée, je voyais les filles assises sur un banc dehors. Elles rentraient chacune leur tour dans la maison. J'avais pas compris que c'était pour nous l'excision. J'entendais les cris. J'avais peur.

Et puis, on m'a appelée. Je voyais le sang par terre. La dame qui nous excisait portait une robe rouge. On m'a dit de m'allonger par terre dans la maison. Il y avait quatre femmes. Deux personnes ont attrapé mes pieds et les deux autres ont attrapé mes deux bras. Après, j'ai commencé à crier. Elle a utilisé la même

lame qu'avec les filles d'avant. De retour à la maison on chantait pour nous. J'avais trop mal. Parmi nous, il y avait une petite fille de 7 ans. Elle pleurait. Elle perdait beaucoup de sang. J'ai demandé à ma tante pourquoi elle avait décidé de nous exciser. Elle m'a répondu que c'était une coutume et une tradition. Je pleurais. Je me suis dit que j'avais perdu une partie de mon corps.

Quand tu es excisée au village, le lendemain matin, tu vas faire des travaux. Si tu ne travailles pas, t'es mal vue, on te prive de manger, on te frappe. Moi, j'ai travaillé. Ma tante nous a dit d'aller aux champs pour cultiver le fonio, on cherchait des fagots dans la brousse pour cuisiner. C'est à partir de ce moment, l'excision, que tu commences à faire la cuisine, arranger et nettoyer la maison, faire la vaisselle... Que tu deviens une femme. Moi, j'avais 10 ans.

La nuit, tout le village s'est réuni autour d'un feu. Ça chantait, ça dansait. Certaines personnes racontaient des contes. Il y avait la lune. C'était des chansons sentimentales et tristes qui disaient : "Aujourd'hui on t'a excisée donc tu deviens une femme." Tout le monde répétait le chant, mais moi, j'avais pas envie. J'étais fâchée, je me sentais mal, triste.

Je ne connaissais pas les gens de ce village. Le mois que j'ai passé dans ce village a changé la femme que je suis devenue. Quand tu es excisée, tu vas pas être tellement amoureuse. T'as pas envie de faire des trucs. Je ne pourrais pas vous expliquer comment j'ai vécu ce moment difficile et douloureux. On ne nous demande pas notre avis, c'est une surprise.

Je suis à Paris depuis le 18 septembre 2017. J'ai perdu une partie de moi-même en Guinée. Mon rêve, c'est de travailler un jour dans les organisations internationales pour lutter contre l'excision. En France l'excision est interdite par la loi : pourquoi les femmes ont plus de liberté en France que dans certains pays ?

MARIATA, 16 ANS, EN FORMATION PRO

EBRIMA

À 14 ans, Ebrima a quitté la Guinée Conakry avec son frère aîné. S'il est parvenu à rejoindre l'Europe, son frère a péri noyé en Méditerranée.

Je suis parti en 2017. J'avais 14 ans et mon frère 20 ans. J'ai pas connu mon père et ma mère est décédée en 2015. Je vivais avec mon oncle et sa femme. Ils ne m'aimaient pas, ils me frappaient et j'ai arrêté l'école après la mort de ma mère. Un jour, j'ai dit à mon frère que je voulais partir. Il m'a dit : « On part ! » J'étais content ! Il avait un peu d'argent parce qu'il travaillait.

Je n'avais jamais voyagé. Mon frère me disait souvent de ne pas avoir peur, ça m'aidait un peu. Lui non plus n'avait jamais voyagé, mais il n'avait pas peur. On n'avait pas de papiers. Pour traverser la frontière, les militaires nous ont dit de les payer pour passer. Quand on a payé, on nous a laissé partir.

On est allés à Bamako. Mon frère s'occupait de tout. Il allait nous chercher à manger et les billets pour aller à la frontière. On était calmes, on parlait pas beaucoup. Après, on est parti vers l'Algérie. Les rebelles puis les militaires qui sont dans le désert ont pris tout notre argent. Ils nous ont mis en prison. Chaque jour, on nous frappait. On ne nous donnait presque pas à manger. Mon frère me protégeait, il me disait : « C'est comme ça, il faut que tu aies du courage. »

Puis, on nous a laissé partir en Algérie. La nuit, on a traversé la frontière dans le désert : il y avait des militaires, des voitures, des chiens. On est arrivés dans une ville en Algérie où on a travaillé dans la maçonnerie pendant quatre mois. Il y avait beaucoup de Noirs, des migrants qui travaillaient là-bas. On nous a payés et mon frère gérait l'argent. Mais on dormait dans la rue : on avait besoin d'argent pour payer la frontière. Quand on a pu avoir un peu d'argent, on est repartis.

Ce n'était pas facile, il y avait des militaires armés. On avait peur parce que si on voit un Noir là-bas, on le tue. J'ai vu des gens mourir. On est restés à la frontière entre l'Algérie et le Maroc jusqu'à minuit, comme ça on nous voyait pas. Avec beaucoup de personnes, on a marché à pied pour traverser la frontière. Des fois, on parlait avec des gens, certains étaient avec nous depuis la prison. Moi, je voulais pas discuter. Ils me disaient : « Petit, parle, parle, tu vas rentrer ne t'inquiète pas. » Mon frère me disait de rigoler, alors je rigolais un peu. Arrivés au Maroc, il m'a demandé : « Pourquoi tu parlais pas là-bas, tu parles ici ? » Je répondais : « J'avais peur c'est pour

ça que je parlais pas ! Au Maroc on tue pas, on frappe pas, donc j'ai pas peur. »

On a pris un bus pour aller à Rabat. On est restés une semaine. Après, on est allés à la forêt de Nador. On y est restés deux mois. On attendait parce qu'il y avait trop de vagues dans la mer. On faisait rien, beaucoup de prières. Il faisait froid. À 4h ou 5h du matin, quand les militaires marocains voyaient des gens dans la forêt, ils les emmenaient à la frontière algérienne. Pendant les deux mois, j'étais pas tout le temps avec mon frère dans la forêt. Il me donnait l'argent pour acheter l'eau, le riz et le pain. Un jour il m'a amené à un passeur pour traverser la mer. Il avait trouvé une place pour moi, pas pour lui. J'avais peur de voyager seul sur la mer sans mon frère. On s'est pas vus : le passeur a dit : « Aujourd'hui, il y a programme. »

On a traversé la mer. J'ai eu peur. On a pris un zodiac, on a bougé à minuit et on est rentrés dans la zone internationale à 6h du matin. Un bateau espagnol nous a vus. Ils nous ont arrêtés et ils ont appelé le bateau de sauvetage. Deux heures après, ils sont venus nous sauver et on a débarqué. On nous a amenés dans un camp de la Croix-Rouge. On nous a donné à manger et des vêtements. J'ai rencontré un

Peul de Guinée. Je lui ai dit que je voulais appeler mon frère. Au téléphone, quand j'ai dit « Je suis rentré », mon frère était content. Il m'a dit : « J'arrive. » Ensuite, j'ai attendu deux semaines. Et puis, j'ai entendu qu'il y avait des gens venus par la mer depuis le Maroc qui étaient morts. Je me suis connecté sur Facebook, j'ai vu « RIP » sur la page de mon frère. J'y croyais même pas. Moi, mon frère il ne meurt pas. J'ai appelé directement ma famille et j'ai dit : « Je suis rentré en Espagne, j'ai laissé mon frère au Maroc. » Ils m'ont dit : « Il est mort. » Je n'y croyais toujours pas.

Pendant deux semaines, je n'ai pas réussi à dormir.

**Moi, mon frère
il ne meurt pas.**

Je me connectais sur Facebook pour parler. Beaucoup de gens m'appelaient pour donner leurs condoléances. C'était mon seul frère, j'ai aussi une petite sœur de 9 ans. Je pense à mon frère tous les jours. Il était beau. Il s'appelait Bailo. Que son âme repose en paix.

EBRIMA, 15 ANS, RÉFUGIÉ

ROB

Des riches, des pauvres, Rob a bien compris. Mais il sait aussi que l'amour du rugby peut parfois rapprocher des gens très différents.

Je joue depuis deux ans dans l'équipe du R. 92. C'est le meilleur club de rugby de France. Il y a du monde et j'observe beaucoup de différences entre les gens. La première, ça se voit direct, c'est ceux qui ont plus d'argent que les autres. Tu n'as même pas besoin de leur parler pour savoir. Ils se sentent plus ! Ils se croient supérieurs ! Ils habitent dans des grandes maisons des quartiers riches, ils ont beaucoup de connaissances, ils ont un air de supériorité. Ils mettent des vêtements chers et ils en ont beaucoup. Ils se pensent plus importants.

Riche, pauvre, sur le terrain, on pense tous à la gagne.

Quelques-uns créent des frontières, pas comme une secte, mais presque. Ils sont en petit groupe de quatre ou cinq, ils parlent entre eux. Quand on les cherche pour dire bonjour, eux c'est limite s'ils nous calculent, on dirait qu'ils s'en foutent de nous, ils nous regardent pas, ils parlent à quelqu'un d'autre. Et puis dans mon club, il y a les autres, les normaux. Les gens un peu moins riches qu'eux mais pas pauvres. Moi je suis pas un riche, je suis normal. Y en a aussi qui essayent de passer pour des riches.

Mais y a aussi des riches qui sont sympas. J'ai commencé à traîner avec certains. Ils sont dans la même équipe que moi. À force, on se parle, on apprend à se connaître. On se pose plein de questions, on a des délires. Je suis allé chez un d'entre eux, il habite en banlieue dans un quartier chic à Fontenay-aux-Roses, il a un appartement à deux étages et il est très spacieux. Chez moi, ils ont la flemme de venir parce que c'est loin et qu'en plus ils n'ont pas de carte Navigo. Pour eux, le club de rugby, il est juste à côté. Chez moi, y a rien à faire.

Eux, ils ont des trucs pour passer le temps: une PS4 avec deux manettes, un grand écran et une enceinte. Moi, je joue sur ordi et tout seul. Par contre, sur le terrain, y a plus de différence de richesse, on pense pas à ça. Pendant le match, on pense à la gagne !

ROB, 14 ANS, COLLÉGIEN

IL Y A AUSSI
DES RICHES
SYMPAS. À FORCE,
ON SE PARLE, ON
APPREND À SE
CONNAÎTRE.

CHANEL

Chanel n'en peut plus d'être sans cesse comparée à sa sœur jumelle. Elle revendique son droit à la différence.

Le fait qu'on ne mette pas de frontière entre ma sœur jumelle et moi, ça me dérange. Tout le monde nous compare : nos amies, nos parents, nos grands-parents... Par exemple ils disent : « Tu es plus gentille que ta sœur », ou ils demandent : « C'est qui la plus intelligente ? » Au début, ça ne me dérangeait pas. Mais en grandissant, avec le collège où on regarde beaucoup l'apparence, comment tu es habillé, si tu as des formes... ça a commencé à me saouler.

Les élèves et les profs ne font pas de différence entre nous deux. Ils pensent qu'on est pareilles, alors que non, on a pas du tout le même caractère, on est super différentes !

Le pire, c'est quand on nous appelle « les jumelles » ! Comme si on avait une étiquette « jumelle » collée sur le front ! Ça m'énerve vraiment !

Mes cousines sont également jumelles. Mais elles n'ont pas le même problème car elles sont très fusionnelles et s'entendent super bien, ce qui n'est pas forcément le cas de ma sœur et moi. J'aimerais que les gens comprennent que nous, on est différentes, qu'ils nous regardent pas uniquement en tant que « jumelles ».

CHANEL, 14 ANS, COLLÉGIENNE

MARDEP

Avec sa sœur jumelle, Mardep ne font qu'un(e). Être séparées, au lycée, les a fait beaucoup souffrir. Une véritable étape dans leur vie.

À la fin de l'année de troisième, avec ma sœur jumelle, on a eu un grand choc. Nous avons appris que nous n'allions pas être ensemble au lycée. Depuis toujours, on est inséparables. L'idée de ne nous voir que le soir pendant quelques heures et le week-end est insoutenable pour nous.

Ma sœur, c'est une partie de moi. Pour moi, c'est important que les gens le sachent. Nous sommes tellement fusionnelles ! Un jour, alors que j'étais en train de jouer avec mes amis à l'école, je suis tombée. J'ai beaucoup pleuré et ma sœur m'a vue. Elle a pleuré à son tour. Les gens étaient choqués, ils n'avaient jamais vu ça.

Depuis ma rentrée au lycée, je suis tous les jours anxieuse et stressée. J'ai toujours peur qu'il lui arrive quelque chose de grave. Je sais que j'aurais une part de responsabilité si un jour quelque chose se passait, car je ne l'aurais pas protégée. Avec ma sœur jumelle, je suis très protectrice, au niveau scolaire comme dans la vie de tous les jours. On a toujours été dans le même établissement, donc forcément, les gens nous confondaient. Contrairement à cette année où je suis « obligée » de dire que j'ai une sœur jumelle.

Nos habitudes le matin ont été chamboulées. Avant, nous nous levions ensemble puisque nous avions les mêmes horaires, nous faisons le trajet aller-retour ensemble. On mangeait le midi ensemble. On faisait nos devoirs ensemble. On passait ensemble tous nos moments douloureux ou joyeux. Je suis toujours très peinée de cette séparation.

En début d'année, je la cherchais partout dans le lycée. J'ai l'impression que c'est une page qui se tourne. Je n'en avais pas forcément envie, même si je savais que ça allait arriver un jour.

MARDEP, 16 ANS, LYCÉENNE

J O S E P H

Joseph a grandi dans la religion juive. Mais hors du cadre familial, notamment dans la rue, difficile d'assumer sans se sentir en danger...

Depuis que je suis petit, mes parents m'ont habitué aux principes de la religion juive. Comme ils voulaient que j'apprenne l'histoire de ma religion, ils m'ont mis dans une école juive à Belleville. J'ai appris les bases. J'y suis resté de la maternelle jusqu'à la fin de la primaire. Ensuite, à partir de la sixième, j'ai changé de collège, car il n'était réservé qu'aux filles. Je me suis retrouvé dans un autre collège, toujours juif, mais qu'avec des garçons. La journée type commençait par une heure de prière. Ensuite, on avait nos cours classiques : français, histoire, anglais...

« Laisse ta kippa dans la poche. »

Et puis, en fonction de notre emploi du temps, des cours de religion, d'histoire du judaïsme, en lisant la Torah. Je peux lire l'hébreu, mais je ne comprends pas tout. Je connais juste quelques mots. Comme « shalom » qui veut dire « bonjour ». Ou « sarfat », qui veut dire « français ». Un jour, un mec a insulté ma mère. On s'est battus. J'ai eu un avertissement. Au bout de trois, c'était l'exclusion définitive. Je me suis encore bagarré et j'ai fini par en prendre trois. Après ça, mes parents m'ont inscrit dans une école privée

catholique. Ils ne voulaient pas que j'aille dans une école laïque. J'ai passé deux ans là-bas. J'ai dû redoubler ma quatrième. Du coup je suis parti dans une école publique, près de chez moi, pas loin de République.

À l'époque, j'étais beaucoup plus pratiquant que maintenant. Je priais le matin pendant les heures de classe. Aujourd'hui, à l'école laïque, je ne peux plus pratiquer. Je dois me lever plus tôt car je ne peux pas prier là-bas. À force, je suis fatigué. Le matin, je m'endors en classe. Mon père m'a dit : « Fais le minimum mais continue de faire le plus important. » C'est-à-dire la prière du Chema et celle de la Amida. Je fais toujours les deux.

Quand je suis avec mon père, pendant les jours de fête, je ne sors pas avec ma kippa. Avant de quitter la maison, il me dit toujours : « Laisse-la dans ta poche. » Il préfère que je ne la porte pas dehors, par sécurité. Même quand je vais seul à la synagogue, il me dit de ne pas la sortir. J'ai un ami d'enfance qui s'est fait agresser par plusieurs personnes, alors qu'il portait sa kippa. Lui est plus religieux que moi. Il la portait tout le temps. Après ça, ses parents ont décidé de quitter la France pour aller vivre en Israël. À cause de ce genre

d'histoires, mes parents et mes sœurs aimeraient aussi aller y vivre. Des fois, on va dans le pays de mon père, le Maroc, mais je vais plus en Israël, le pays de ma mère.

Les Juifs de France et ceux d'Israël, ça n'a rien à voir. En France, on est plus religieux que là-bas. En Israël, les gens sont soit très religieux, soit pas du tout. Quelques-uns sont entre les deux. Quand je suis là-bas, je vois beaucoup de militaires dans les rues. Chaque fois qu'on va quelque part, on est fouillés. Vu tout ce qu'il se passe là-bas, ça me paraît normal.

Moi, je préférerais rester ici. Déjà, par rapport à la langue. Et puis, en France, je me sens bien. Pour sortir, par exemple, j'ai plus de libertés ici que là-bas. Pour moi, le seul truc chiant, c'est de devoir ranger ma kippa quand je vais à la synagogue. C'est pas normal. On est dans un pays laïc, alors on a normalement le droit de montrer sa religion. En plus, j'ai des amis non-juifs dans ma bande de potes. Trois sont musulmans. Il y en a un qui est athée. Les autres sont juifs. Quand ils veulent savoir un truc sur ma religion, ils me

posent des questions. Et moi aussi. Je comprends que mes parents puissent avoir peur. Mais, entre nous, il n'y a pas de problème. On est potes, c'est tout.

JOSEPH, 15 ANS, LYCÉEN

Certains partent en Israël, moi je veux rester en France.

MAHMADU

Musulman et en couple avec une chrétienne, Mahamadu découvre que les religions peuvent diviser, surtout en amour.

Ma religion c'est l'islam. Depuis que je suis né, je n'en ai pas connues d'autres. C'est quand j'ai quitté mon pays que j'en ai rencontré d'autres. Surtout, quand je suis arrivé en Italie. J'avais une meuf italienne. On s'aimait beaucoup. Un jour, on est allés chez elle, elle m'a présenté à son père. On lui a dit qu'on était amoureux. Il était très content car j'étais très gentil avec sa fille. Il m'a demandé si j'étais chrétien ou musulman. Je lui ai dit et il s'est énervé.

À cause de ma religion son père ne m'aimait pas

Je suis rentré chez moi sans prévenir. Je découvrais que ma religion était un problème... Le lendemain, j'étais à l'école avec mon amour. Elle savait que son père n'aimait pas les musulmans. Et elle s'en fichait. Elle m'a dit: «On continue.» C'était pas facile pour moi, son père m'a mis beaucoup de pression. Un jour, en partant à l'école, j'étais tout seul. Il m'a appelé. Il ne voulait plus me voir chez lui. J'étais très énervé en arrivant à l'école. On en a parlé avec ma meuf et, malgré la pression de son père, elle ne voulait pas m'abandonner.

Je me suis demandé comment les gens pouvaient ne pas aimer les religions des autres. J'ai passé toute la nuit à réfléchir. Le lendemain, j'ai appelé son père pour dire que je n'avais rien contre les autres religions, que je les respectais. Il n'a pas voulu m'écouter.

Ça a duré encore deux mois, sans aller chez elle. Je ne voulais pas qu'elle souffre à cause de moi. Alors j'ai réfléchi. Ce n'était pas la bonne solution de rester alors que son père ne m'aimait pas. J'ai décidé de quitter l'Italie. Je suis venu vivre en France pour oublier et revenir à zéro. Cette frontière entre les religions, j'avais jamais vécu une telle chose dans ma vie.

MAHMADU, 17 ANS, STAGIAIRE

STEFAN

**Stefan est en France, Amalia en Grèce.
Ils sont tous les deux roumains et s'aiment à distance.**

Dès que je termine les cours au collège, je parle tout le temps avec ma copine au téléphone. Je suis en France depuis un an. Je viens de Filiasi, en Roumanie. Je ne voulais pas venir en France. C'est mon père qui voulait. J'avais une copine là-bas, mais elle est partie elle aussi, en Grèce. Elle me manque. Elle s'appelle Amalia et elle a 16 ans. Ça fait cinq mois qu'on ne s'est pas vus...

Je vais bientôt retourner en Roumanie ! J'y vais avec mes frères pour voir ma copine pendant trois mois. J'aimerais y rester parce

que ma copine y restera pour toujours, et j'ai envie d'être avec elle. Mais je crois que mon père voudra que je retourne en France après. Par téléphone, on se dit des choses comme : « Je t'aime, mon amour, tu me manques. » C'est difficile de ne pas se voir à cause des frontières qui nous séparent. J'ai hâte de la retrouver. C'est le plus important pour moi.

STEFAN, 15 ANS, COLLÉGIEN

MERCI

Nous remercions très chaleureusement tous les jeunes Parisien.ne.s qui nous ont fait confiance dans cette aventure éditoriale ainsi que tous les enseignant.e.s et acteurs éducatifs qui nous ont permis de la mettre en oeuvre en ateliers d'écriture.

Et en particulier :

Siham Ben Saad, professeure, et Max Aubernon, principal du collège Boris Vian • Maria Castellanos, professeure au collège Emile Dubois • Fatiha Galfout, professeure au collège Jacques Prévert • Nathalie Dupain, principale du collège Pierre Mendes-France • Audrey Maurin, principale adjointe, et Thierry Sahuc, principal du collège Jean-Baptiste Clément • Amel Moussali, professeure, et Véronique Mazetier, principale du collège Guillaume Budé • Sylvie Nguyen, CPE, et Kamel Aït Bouali, principal du collège Thomas Mann • Fabienne Robert, professeure au collège Paul Verlaine • Elise Tran Fallet, professeure au collège Georges Brassens • Hélène Zamansky, professeure au collège Jean-Baptiste Poquelin • Céline Cottaz, professeure, et Roberto Ghin, proviseur du lycée Pierre Lescot • Prune Hébert, professeure, et Damien Doucet, proviseur du lycée Camille Jenatzy • Delphine Palissot-Martel, professeure au lycée Saint-Nicolas Benoit Pastisson, professeur, et Pascal Delhom, proviseur du lycée Théophile Gautier • Isabelle Pontié, professeure au lycée Léonard de Vinci.

Audrey Bacci, directrice adjointe du Centre éducatif Dubreuil • Hawa Coulibaly, directrice du Service d'Accueil Familial de Paris • Elise Desjardins, responsable du secteur 18 DASES Marion Feray, directrice adjointe du foyer Tandou-Les Récollets • Julien Pautot, éducateur aux Apprentis d'Auteuil

Sarah Emery de l'association Paris d'Exils • Nadine Gonzales, directrice de Casa 93 • Morgane Manscour, coordinatrice de Rêv Café au sein de Yes We Camp • Espérance Minart, responsable du collectif Timmy • Koumba Sidibé et Nafissa Lamothe, éducatrices spécialisées, et Sami Boulacheb, coordinateur d'activités à l'association Espoir 18 • Julie Sebahoun et Jasmine Nadal-Chung de la communauté Singa • Laetitia Sorlat, directrice de France Terre d'Asile Catherine Yabka, directrice adjointe • et Régine Fayole, directrice de l'association Olga Spitzer

Merci aussi à Anne Hidalgo, Maire de Paris, à Dominique Versini et Patrick Bloche, adjoint.e à la Maire de Paris, à Sylvain Lemoine, directeur adjoint de cabinet de la Maire de Paris en charge des solidarités et de la lutte contre les exclusions, à Jeanne Allaire, conseillère en charge de la jeunesse, la participation citoyenne et la politique de la ville, à Sarah Alby, conseillère petite enfance, éducation, familles et jeunesse et à Nour Cressia, conseillère en charge des solidarités et de la lutte contre les exclusions, qui ont porté et accompagné ce projet. Merci enfin à tous les élu-e-s du Conseil de Paris et les personnels de la mairie, pour tout leur soutien et leur confiance.

LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média innovant d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture. Vous pouvez retrouver leurs récits sur notre site : www.la-zep.fr ou sur nos médias partenaires : Libération, Le Monde Campus, le HuffPost et Konbini.

Direction de la rédaction : Emmanuel Vaillant • **Responsable des partenariats :** Sophia Hocini

Rédaction en chef et coordination des ateliers : Sonia Déchamps et Elliot Clarke

Journalistes à l'animation des ateliers : Sheerazad Chekaik, Elliot Clarke, Sonia Déchamps, Céline de Saer, Margaux Dzuilka, Thibault Elie, Chaya Fontana, Eleonore Guerin, Émilie Gohier, Maylis Haegel, Adèle Martignon et Lucas Roxo • **Conception graphique :** Amélie Bonnin • **contact :** contact@la-zep.fr

médias

Des frontières géographiques à traverser coûte que coûte, au prix de la vie parfois ; des frontières sociales qui tracent des territoires dans la ville comme dans les têtes ; des frontières entre générations qui peuvent fissurer les liens familiaux ; des frontières intimes enfin qui marquent selon son genre, ses préférences sexuelles, ses troubles physiques ou psychiques... Ce recueil réunit 75 récits de jeunes Parisiens – collégiens, lycéens, stagiaires en école de la deuxième chance, jeunes en foyers d'aide sociale à l'enfance, jeunes réfugiés... qui nous racontent leurs histoires de frontières. Ces témoignages sont issus des ateliers d'écriture animés par les journalistes de la *Zone d'Expression Prioritaire* (ZEP).

récits
de vie

prendre
la parole

expression

Un projet éditorial mené avec le soutien de

MAIRIE DE PARIS 